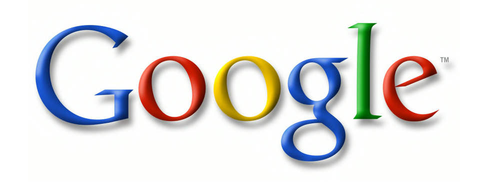
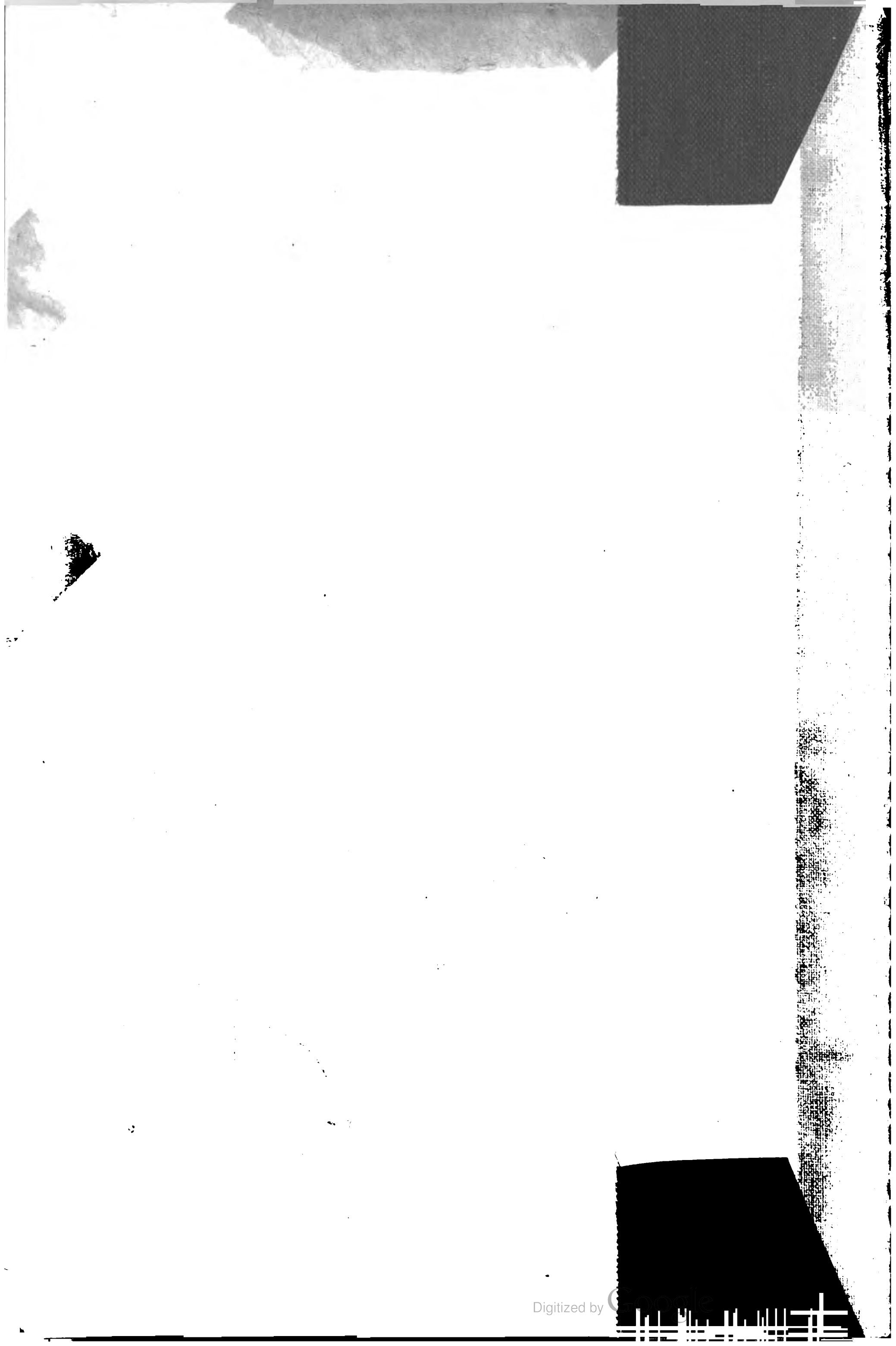




3 6105 048 291 194
Montilhac
Théatre du Peuple
3ème Spectacle
Le Sotré de Noël
par
R. Auvray
et
M. Pottecher
Louis GEISLER, Éditeur
Aux Châtelles
PAR RAON-L'ÉTAPE
(VOSGES)
14 bis, Rue des Minimes
PARIS



LE

SOTRÉ DE NOËL

THÉATRE DU PEUPLE

TROISIÈME SPECTACLE

LE SOTRÉ DE NOËL

FARCE RUSTIQUE EN TROIS ACTES

MÊLÉE DE CHANTS ET DE RONDES POPULAIRES

PAR

RICHARD AUVRAY ET MAURICE POTTECHER

MUSIQUE DE

CHARLES LAPICQUE ET LUCIEN MICHELOT

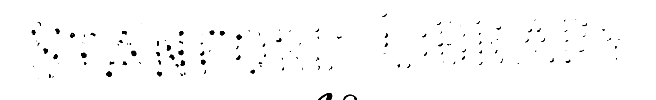


LOUIS GEISLER, EDITEUR

AUX CHATELLES
PAR RAON-L'ÉTAPE (VOSGES)

PARIS
14 BIS, RUE DES MINIMES

1898



CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Collection illustrée des pièces représentées au Théâtre du Peuple

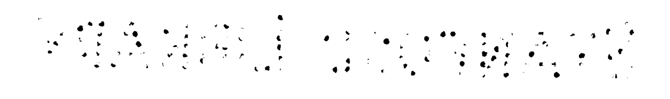
Notice illustrée sur le Théâtre du Peuple, de Bussang (Vosges), par un spectateur (brochure de 37 pages) . . . . 1 »

1er Spectacle, 1895. — **Le Diable marchand de goutte,** pièce en 3 actes, par MAURICE POTTECHER (Nouvelle édition) . . . . . 1 vol. 2 50

2e Spectacle, 1896. — **Morteville,** drame en 3 actes, par MAURICE POTTECHER. . . . 1 vol. 2 50

3e Spectacle, 1897. — **Le Sotré de Noël,** comédie rustique en 3 actes, mêlée de chants et de rondes populaires, par RICHARD AUVRAY et MAURICE POTTECHER . . . . 1 vol. 2 50

4e Spectacle, 1898. — **Liberté,** drame, suivi de **Le Lundi de la Pentecôte,** comédie en 1 acte, par MAURICE POTTECHER. . . . . . 1 vol. 2 50



PERSONNAGES

THIÉRY, vieux cultivateur.
RÉMY, son neveu.
ÉMILE, jeune garçon, fils de Catherine.
TÉTÉ-LOYAL, homme d'affaires.
LOYAL fils, avocat.
M. DURU.
Le BANVOIE.

JÉROME	Jeunes garçons du Village.
CHRISTOPHE	
GENGOU	
VINCENT	
FANFAN	
AMAND	
PANCRACE	
COLICHE	
TOINON	Paysans.
POLYTE	
BAPTISTE	

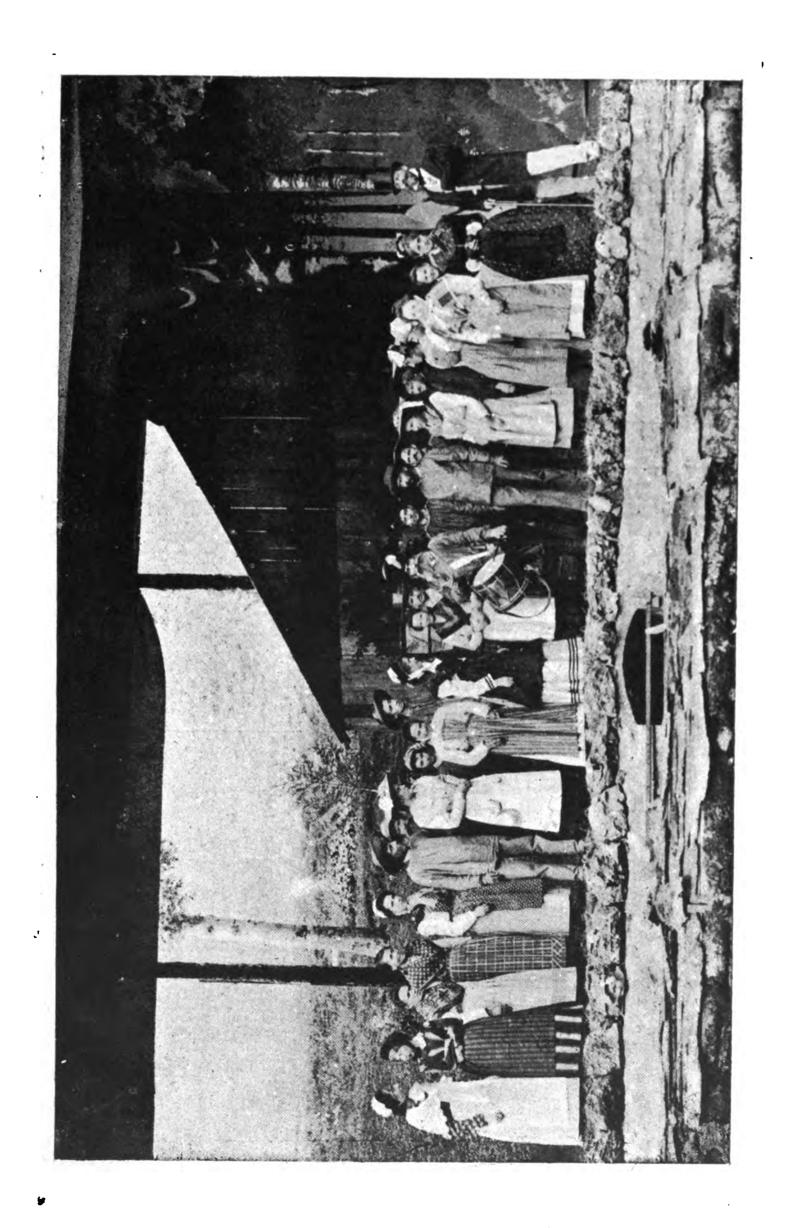
CATHERINE, servante chez Thiéry.
JEANNE, fille de Thiéry.
VIRGINIE, femme de M. Duru.

STÉPHANIE	Jeunes filles du Village
FÉLICITÉ	
CLÉMENCE	
CÉLESTINE	
CLARISSE	
VICTOIRE	

Joueurs et Joueuses de Mai.

1er Acte. — La Fête des Brandons, dans une forêt.
2e Acte. — La Nuit de Noël, chez Nonon Thiéry.
3e Acte. — La Fête de Mai, sur la place du Village.

NOTA. — *Les passages entre [] peuvent être supprimés à la représentation.*



Quatre noms sont inscrits sous le titre de cette pièce, représentée pour la première fois il y a moins d'un an ; deux d'entre eux sont aujourd'hui ceux de deux morts.

Le plus âgé de ces morts avait trente-huit ans ; il en manquait dix au second pour ce compte. L'infaillible logique, que cherchent dans la marche du monde ceux même qui ne veulent plus se laisser leurrer par le songe d'une providence familière, a jugé sans doute ces deux âges également mûrs pour la mort. Leur vie s'est éteinte plus brusquement que les éclats de joie soulevée par cette œuvre. Voici ces acteurs immobiles, ces rieurs silencieux pour toujours. Nous qui leur survivons, pour sentir longtemps à nos côtés leur place vide, nous saluons leurs ombres, de loin déjà et presque à voix basse, en prenant garde d'effaroucher par des regrets trop amers la foule qui vient ici pour s'égayer à un spectacle joyeux : puis il faudra laisser se relever la toile et la pièce — une farce — recommencer, sans eux, avec nous.

Richard Auvray..... Trois ou quatre œuvres seulement, cette pièce, un bon roman historique, les Gens d'Épinal, *des articles sur le théâtre populaire purent apprendre ce nom au public : d'autres étaient prêtes à le porter plus loin et plus haut, à lui assurer la durée qu'espérait, aux belles heures de la jeunesse et du songe, celui qui le choisit pour en signer les ouvrages de son imagination. La confusion et les circonstances d'une fin qui fut un long martyre ont dispersé et sans doute détruit ce que la fidélité de ses amis en eût voulu conserver. De tout ce qu'il avait voulu, de tout ce qu'il avait préparé, rien ne resta debout ; et il semble que même au-delà de la mort, la destinée prît plaisir à railler ses desseins et à s'acharner sur ses rêves. Il nous apprit le silence en se soumettant lui-même au sort qu'il n'eut pas le pouvoir de combattre ni la faiblesse d'accuser ; nous devons*

à son souvenir la paix qu'il demanda pour les dernières heures de son existence.

Il était mieux connu de ses compatriotes sous le nom d'Alfred Bourgeois qui était le sien; et ce n'est point sa faute s'il ne put donner jusqu'au bout à son pays et à sa ville natale le témoignage du profond amour qui l'y tint toujours attaché.

Les idées qui dirigèrent cette courte existence furent non pas subordonnées mais liées intimement à cet instinct, devenu conscient chez lui, par lequel, même transplanté sur une autre terre, il se sentait toujours enraciné au sol vosgien. Ce fut, outre les belles qualités d'intelligence et de bonté que ceux qui l'approchèrent purent reconnaître en lui, l'originalité précieuse de ce jeune homme d'être resté provincial et lorrain, en devenant, par une forte culture et par le développement de son esprit, un homme capable de s'élever à la haute fraternité des âmes affranchies.

L'enchaînement logique de sa vie, et non les caprices d'une volonté vacillante, le fit tour à tour chercher dans les études historiques, dans les travaux littéraires et dans la politique l'exercice de son activité. Il fut professeur, auteur, archiviste, journaliste, et conseiller général des Vosges, sans que l'un de ces états impliquât une renonciation ou une contradiction vis-à-vis des autres : mais tous lui furent l'occasion de répandre cette ardeur qui était faite en lui de tendresse naïve et d'ambition généreuse. Il ne se demanda pas, pour agir, s'il aurait contre lui le parti le plus nombreux et le plus puissant; il se le fût facilement concilié s'il n'eût eu qu'un désir vulgaire du pouvoir. Il s'attacha à faire connaître et à défendre les idées de justice sociale et de solidarité humaine qui sont l'aboutissement logique et inévitable de la grande œuvre accomplie par nos pères : il

pensait que ce pays ne doit pas cesser un seul instant de travailler pour elles, si la France ne renie point tout ce que le monde attend de la France depuis qu'il entendit sonner à ce clocher haut et terrible l'heure de la liberté.

*Il dépensa pour cette tâche, où il devait trouver peu de secours, non la vague sentimentalité d'un rêveur et les déclamations retentissantes d'un tribun, mais le raisonnement lucide et persévérant d'un esprit habitué aux études précises et respectueux d'une bonne méthode historique. Son imagination ne le perdit pas en des constructions idéales qu'ont beau jeu de nommer utopies ceux dont l'âme ingénue s'applique à trouver excellent et à croire immuable tout ordre social présent dont ils profitent. Il comprit de fort bonne heure ce dont on s'est aperçu depuis quelques mille ans déjà, ce dont beaucoup de nos contemporains commencent à parler aujourd'hui, ce que tout le monde demain s'occupera de mettre en pratique : à savoir que toute réforme sociale devant pour aboutir à une conquête durable s'appuyer sur une réforme morale, le seul instrument utile et efficace du progrès humain est l'*éducation.

A vingt-trois ans, professeur dans le petit collège où celui qui écrit ces lignes l'eut pour maître et bientôt pour ami, il fut, pour des enfants emprisonnés dans les sinistres pierres de l'internat et dans la morne tradition d'un enseignement glacé, un sujet d'étonnement et d'admiration qui révolutionna la classe et toucha profondément quelques-uns de ces jeunes esprits : nouveauté jusqu'alors inouïe, il ne se contenta pas d'enseigner quelques heures par semaine les dates de l'histoire et les noms de sous-préfectures à des écoliers turbulents ou assoupis ; il s'occupa de se mêler à leur vie, les fit sortir, les emmena en promenade, leur ouvrit sa maison et, le dimanche, donnait sa journée à ceux qui fussent, sans lui, restés enfermés au collège. Fut-il payé de

cette bonté par la reconnaissance et le travail de ces écoliers? Hélas! Je crains qu'au lieu de s'en montrer touchée, cette jeunesse légère, trop longtemps comprimée, n'en abusât parfois et ne donnât anx conservateurs obstinés du passé l'occasion d'affirmer, une fois de plus, que la douceur et la raison ne sont point compatibles avec la discipline. Mais il n'était point homme à se décourager au premier insuccès et à renier pour une désillusion une conviction longuement réfléchie; il savait que chez les enfants, comme chez les peuples, habitués par une longue hérédité à l'ignorance ou à l'oppression, le premier usage de la science ou de l'indépendance ne va pas sans excès: que la liberté, de même que l'étude, veut un long exercice, et que tant que cette liberté ne pourra se prévaloir d'une expérience aussi longue que la tyrannie, rien ne justifiera contre elle la réaction de l'autorité.

A Blois, où il fut ensuite nommé archiviste, Bourgeois continua de donner à ces questions d'éducation une partie de son temps et de ses soins; il y organisa pour les enfants des écoles une sorte de patronage laïque dont ses amis imitèrent ailleurs l'exemple et dont l'institution survivra, j'espère, à son fondateur.

Le souci de ces problèmes d'éducation et la préoccupation commune à tous les esprits généreux de ce temps de combattre une des causes essentielles du malaise social, — la division et la défiance croissante des classes, — devait, outre les liens d'une amitié déjà ancienne, attirer Bourgeois à l'idée du théâtre populaire. Il y apporta aussitôt sa sympathie et son ardeur; il en comprit l'importance et la portée artistique, en dégagea une pensée de réconciliation fraternelle entre les éléments hostiles du Peuple rapprochés par l'Art, et une cause de rénovation et de salut pour l'Art, assaini au contact du Peuple. Les spectateurs de ce théâtre,

que lui-même, après Michelet, baptisa « le Théâtre du Peuple », apprécièrent d'abord en lui un acteur excellent, puis un auteur plein de verve locale dans la « farce rustique » que nous imprimons ici ; si le lecteur y retrouve un peu de cette saveur de langage et de cette observation de types provinciaux qui divertit tant l'auditoire, c'est à cet esprit ingénieux, à ce Lorrain auquel étaient restés familiers les êtres, les choses et les mots du terroir natal, qu'en reviendra tout le mérite.

Ceux qui l'ont vu dans cette pièce incarner le personnage du vieux compère Loyal ont gardé ineffaçablement l'image qu'il en donna, d'une fantaisie si joyeuse et d'une vérité si forte ; je ne crois pas qu'aucun acteur de métier puisse, avec un art plus vif et plus spontané, par la justesse et le comique combinés de la physionomie, des gestes, des locutions et de l'accent, donner une vie plus intense à un type où se mêlent la grosse bonhomie et la fausseté mieilleuse d'un paysan devenu un homme d'affaires véreux.

Et pourtant, alors déjà, quand il prodiguait tant de verve et de gaîté, Bourgeois souffrait cruellement du mal atroce qui devait l'emporter quelques mois plus tard ; mais ni les spectateurs, qui éclatèrent de rire à ses saillies, ni ses camarades qui lui donnaient la réplique de leur mieux, ni lui-même qui sentait devant lui tant de projets à accomplir, tant d'énergie utile à dépenser, ne se doutaient que, moins d'un an après, celui qu'ils applaudissaient sur cette scène ne serait plus là.

Il est parti, et n'est point parti seul. N'était-ce point parmi nous un de ceux qu'il aimait le mieux, ce jeune homme de vingt-huit ans, vigoureux, alerte, charmant, musicien de goût, ami du cœur le plus sûr et réveilleur d'énergies engourdies, — Charles Lapicque, — qui si brusque-

ment l'a suivi de si près dans la mort? Malheureux et pourtant enviable garçon! Quatre ou cinq jours ont suffi pour détruire cette santé qui semblait entre toutes florissante, pour anéantir cette activité infatigable et glacer à jamais cette humeur riante qui épandait autour d'elle la joie et l'encouragement. Mais il avait dans cette courte existence accompli plus d'œuvres utiles et tenu plus de place que bien des vieillards de soixante ans. Sa ville natale rendit spontanément à cette jeune tombe les honneurs que les cités donnaient autrefois à ceux dont elles gardaient les actions et les noms.

Quel adieu leur donner à tous deux? La tristesse craint de parler trop haut, alors que l'amitié recule devant un trop pauvre souvenir; mais sans doute il est plus digne de cette amitié et plus conforme à la mémoire des absents de ne pas tenir sur leur tombe un langage découragé. Certes, leur destinée nous rappelle la brutalité de la vie et que nous ne pouvons rien fonder sur la durée de cet être périssable. Mais ce qui reste d'eux, ce qui survit en nous de leur éphémère présence, plus fort et plus durable que le chagrin de les avoir perdus, c'est la pensée de leur vie qui continue en la nôtre; l'effort commun qui a mêlé nos esprits fait dans les nôtres persister les leurs.

Telle est l'immortalité à laquelle il faut croire; elle assure à l'amour humain la permanence d'une beauté de moins en moins égoïste, au progrès du monde un espoir indéfini. Ce sont nos morts eux-mêmes qui, avides de se survivre, nous crient, à travers la nuit souterraine, le mot héroïque du poète : « A l'œuvre! En avant, par-dessus les tombeaux! »

MAURICE POTTECHER.

PROLOGUE

Roulement de tambour. Le rideau s'écarte à demi. Place publique du village. Au milieu de la scène, le BANVOIE,(1) *en train de tambouriner. Autour de lui se groupent successivement une trentaine de gens du village, parmi lesquels:* JÉROME, CHRISTOPHE, STÉPHANIE, CLARISSE, CLÉMENCE, FÉLICITÉ, AMAND, BAPTISTE, FANFAN, GENGOU, POLYTE, COLICHE ; — M. DURU *et* VIRGINIE *(un peu écartés à gauche),* ÉMILE, CATHERINE *et* JEANNE *(au fond à droite, devant la maison de Thiéry). — Bruit de voix et bousculades autour du Banvoie.*

LE BANVOIE, ajustant ses lunettes et dépliant un papier, sévèrement.

Quand vous aurez fini de vous taire, on commencera ! (Le silence s'établit. Lisant.) « Par arrêté de M. le maire, considérant qu'il importe à l'ordre public et aux bonnes mœurs de prévenir les excès, scandales et déshonneurs qui suivent souvent certains usages ab... ab... ab...

Il s'embrouille. Plusieurs jeunes gens l'imitent par dérision et feignent d'aboyer.

(1) *Banvoie* : Garde-champêtre.

STÉPHANIE

Qu'est-ce qu'il a ? Il étrangle ?

JÉROME

Passez-moi mon fusil : il a vu un loup !

LE BANVOIE

Silence ! (continuant) « Ab-rogés dans les communes voisines, la fête des Brandons est interdite cette année et les suivantes sur le territoire...

EXPLOSIONS DE MURMURES DANS LA FOULE

Oh ! Ah ! Interdits ? Les Brandons ! Pourquoi ça ? C'est trop fort ! Une si belle fête ! Nos vieilles coutumes...

LE BANVOIE, achevant au milieu du tapage.

Signé : Thiéry, maire. »

STÉPHANIE

A bas le maire !

JÉROME et d'autres.

A bas nonon [1] Thiéry !

(1) *Nonon* : oncle.

LE BANVOIE

Voulez-vous vous taire ! Vous outragez l'autorité !...

STÉPHANIE

A bas le Banvoie !

FÉLICITÉ ET D'AUTRES

A bas Jean-Pierre !

LE BANVOIE, furieux et reculant à gauche.

Oui ou non, j'ai-t-y un uniforme ? (se calmant.) Criez tant que vous voudrez ! Je n'y suis pour rien. Moi, j'exécute la loi. Quand on me commande une loi, je fais exécuter la loi, voilà !...

STÉPHANIE

Hi ! hi ! hi ! Pas de brandons !

CLÉMENCE

Pas de bures !

JÉROME

On ne danserait plus la ronde autour du feu ?

GENGOU

On ne crierait plus les « qui-dône » !

STÉPHANIE, pleurant.

On ne s'embrasserait plus !

GENGOU

C'est dégoûtant.

STÉPHANIE

C'est inhumain !

JÉROME

Comprenez-vous ça de la part de votre maître, Catherine ?

STÉPHANIE

O Catherine, bonne Catherine, venez à notre secours, dites !

CATHERINE, s'avançant et entraînant les jeunes gens à droite, sur le devant de la scène, un peu à l'écart du Banvoie et des Duru.

Mes petits enfants, quand le maire a son idée, autant vaudrait essayer de mettre le Peut-haut à la place de la Noiregoutte que de lui tirer cette idée de la tête ; je n'en connais qu'un d'aussi obstiné que mon maître, voyez-vous : c'est Nonon Thiéry. Mais ne vous désolez pas

ainsi ; ça me fait de la peine de vous voir tout penauds, et ça ne vous avance pas à grand'chose. Au lieu de pleurer et de faire du tapage, venez tranquillement ce soir, vers huit heures, derrière ma cuisine : j'ai mon idée aussi.

LE BANVOIE

Qu'est-ce que vous leur racontez-là, Catherine ?

CATHERINE, innocemment.

Rien, Jean-Pierre. Je parle d'une comédie qui doit se donner tout à l'heure sur la place ?... Est-ce que vous ne l'avez mie tambourinée, hier soir ?

LE BANVOIE

Faitement ! Ça s'appelle « Le Sotré de Noël ».

UN MONSIEUR, costume élégant, avec quelque détail négligé qui indique un esprit supérieur, lorgnon, raie derrière la tête — dans une main, une canne à pommeau de corne — dans l'autre, un crayon et un petit carnet, se levant au parterre, où il est assis au milieu des spectateurs.

Pardon... pardon... Voulez-vous me permettre ? Vous appelez votre pièce ?...

LE BANVOIE, accentuant.

Le So-tré de No-ël.

LE MONSIEUR

Qu'entendez-vous par là : un Sotré ?

LE BANVOIE

Hé ben, c'est... c'est... (se retournant vers les autres). Qu'est-ce qui va lui expliquer ça ?

M. DURU, s'avançant avec empressement.

Ils n'ont pas l'habitude de la parole!... Cher et honoré monsieur, je puis, je crois, sans faire un long discours, vous transmettre le renseignement que vous sollicitez. Si, quoique citadin, je suis bien instruit des légendes et traditions du village, un Sotré désigne une sorte d'esprit lutin, auquel la crédulité de nos campagnards prête toutes sortes de farces au gros sel, dignes de faire sourire un esprit pénétré des clartés de la science moderne. Malicieux à la fois et bon enfant, il se plaisait jadis dans la ferme à embrouiller la quenouille de la fileuse, à nouer la queue des vaches, à renverser le seau plein de lait, à chatouiller du bout d'un épi barbelé le nez de

Jeanjean endormi. Mais ses ruses étaient sans fiel; et quand il s'était assez amusé de ses caprices, c'est lui, le petit nain habillé de vert, qui remettait lui-même en ordre la maison, balayait le « poêle », garnissait de foin la crèche des bêtes et faisait voir en rêve à la jeune fille souriante, l'amoureux qui l'épouserait à l'automne prochain. (Avec une satisfaction modeste.) Mes chers concitoyens, est-ce bien cela ?

Murmures d'approbation et hochements de tête.

LE MONSIEUR, finement.

Alors, il y aura de *l'esprit*, dans la pièce ?

M. DURU, avec une nuance de regret et de dédain.

Mon Dieu, je crois qu'il n'apparaîtra guère. Nos bonnes gens prétendent qu'il se sauve aussitôt qu'on cherche à l'attraper. Aussi l'auteur en a-t-il profité pour le laisser caché derrière la porte.

LE MONSIEUR, ironique.

Ce sera très moral ? On m'a dit qu'ici, il fallait faire le signe de la croix en entrant.

M. DURU

Sans doute pour chasser le Diable. Mais rassurez-vous, il est rentré en enfer par cette fosse, avec son « bedit donneau ». (Aimablement.) C'est ma femme qui le remplace.

VIRGINIE

Eh bien, M. Duru !

M. DURU

Ne te fâche pas ma bonne amie. C'est un rôle très important et qui ne chôme guère. C'est lui d'habitude qu'on charge d'exposer la morale et de tirer la leçon au dénouement. Il t'irait très bien.

VIRGINIE

Compte sur moi, M. Duru.

LE MONSIEUR

Enfin, de quoi s'agit-il ? Est-ce une comédie légère, une idylle, un mystère, une étude de mœurs, une pièce fantastique, un ta...

LE BANVOIE

Est-y curieux !

CATHERINE

Qu'est-ce que c'est que tous ces plats-là ?

M. DURU

Laissez-moi parler ! — Monsieur et honorable confrère, car je devine en vous un citoyen de la ville, un esprit raffiné et qui se plaît aux luttes de la parole... comme moi ! — je ne veux pas vous céler qu'il s'agit ici d'un divertissement un peu gros, d'une sorte de farce joyeuse assaisonnée de plaisanteries locales d'un goût très... villageois et relevée de quelques airs de musique... populaire ! On y voit un paysan méfiant et têtu qui, quoique avare, se laisse enlever son argent par un vieux et madré compère ; un couple d'amoureux qui se brouillent et se raccommodent ; des déguisements ; une chasse burlesque ; un feu d'artifice (s'il ne rate pas !), une vieille servante fidèle, une femme qui trompe cruellement son époux...

VIRGINIE, pudique.

Sois donc convenable, Monsieur Duru !

M. DURU

Puisque je ne sais rien, Virginie ! —... une

nuit de Noël, des fêtes de mai, des mariages et de la folie.

LE MONSIEUR

Mais ça ne m'a pas l'air bien nouveau, ce que vous m'annoncez-là. Je m'attendais à quelque chose d'imprévu, d'original... une sensation nouvelle. Et puis, j'ai peur que ce ne soit très grossier.

M. DURU, confidentiellement.

Vous pourriez bien avoir raison. J'ai essayé moi-même de le faire entendre à l'auteur ; mais il a prétendu qu'il sait ce qu'il a voulu, que quand il a voulu faire autrement, il l'a fait, et que si le plat qu'il va servir fait plaisir à ses invités, il n'aura pas perdu ses peines.

LE MONSIEUR, désolé.

Absurde raisonnement ! Ceci n'est pas de l'art... Moi, je suis ici le représentant de l'art. Votre spectacle en manque complètement... Je regrette bien d'être venu de si loin !

LE BANVOIE

Hé ben, ma foi, retournez-y ! — C'est vrai.

il est assommant à la fin ! Il débine not'pièce avant de l'avoir entendue... Qu'est-ce que c'est que ce polichinelle-là ?

QUELQUES VOIX, sur la scène et dans la salle.

Oui, oui, enlevez-le ! A la porte !

LE MONSIEUR, rouge.

Dites donc, l'homme au tambour, soyez poli, hein ? Vous ne savez pas qui je suis ; si je vous montrais ma carte...

LE BANVOIE

Non, gardez-la : ça ne changerait plus notre atout.

LE MONSIEUR, haussant les épaules.

J'ai fait quatre cent soixante kilomètres pour venir entendre votre machine... Sachez que j'arrive de Paris.

M. DURU

Oh oh ! tu entends, Virginie ? C'est un parisien !

VIRGINIE, à part.

Comme il est distingué ! Si nous pouvions l'avoir avec nous !

CATHERINE

Ma fî, Monsieur le parisien, puisque vous vous êtes dérangé de si loin pour venir entendre de petites gens comme nous, vous méritez bien qu'on vous fasse asseoir à une belle place, dans nos bancs, avec un petit coussin sous le... (M. Duru et Virginie l'interrompent avec des gestes pudiques) sous votre révérent ! — Si la pièce vous amuse, comme nous espérons qu'elle amusera nos gens, et que vous tapiez des mains, ça nous flattera, certainement ! Mais si vous bâillez, si vous trouvez que nous jouons mal et que nos voix sont un peu vinaigrées, c'est tant pis pour vous ! Bien sûr que nous ne sommes pas ici à la grande Opéra ! — Vous avez bien voulu venir : vous étiez libre ; vous êtes tout libre aussi de vous en retourner. (Le Monsieur fait un geste de résignation.)

VIRGINIE

Dites donc, mes enfants, si, au lieu de nous regarder jouer, Monsieur voulait venir jouer avec nous. Est-ce qu'il ne reste pas un rôle pour lui ?

LE BANVOIE

Si, ma foi ! il y en a un qui n'est pas occupé encore, celui de l'avocat, le fils de Tété Loyal.

LE MONSIEUR, s'adressant à un de ses voisins.

Tiens ! jouer la comédie avec des villageois... c'est tentant ! Ils ne doivent rien savoir : je pourrai leur donner des leçons. (Au Banvoie.) Est-ce un rôle sympathique ?

LE BANVOIE

Heu, heu ! simple à ?... (Il se consulte du regard avec les autres acteurs sur la signification du mot. — Avec décision :) Il vous ira très bien. Il s'agit de bavarder à tort et à travers, d'en savoir plus que tout le monde, de faire la cour à la dot d'une demoiselle et de recevoir quelques petits coups de pied au... (Nouvelles protestations des Duru.) Seulement, dépêchez-vous de vous décider ; car vous retardez le spectacle, et il va être temps que je roule.

LE MONSIEUR

J'accepte ! — J'esquiverai bien les coups de pied.

Il quitte sa place et gagne les coulisses.

M. DURU

Hé bien, et le Prologue, qui est-ce qui le fera ?

LE BANVOIE

Ah ! vous voudriez bien encore prononcer un discours, M. Duru. Mais nous n'avons pas le temps.

M. DURU

Cependant, c'est indispensable. Il y en a qui ne comprendraient pas la pièce.

LE BANVOIE

Vous les croyez donc bien bouchés ? Vous pensez qu'ils ne verront pas tout seuls, que Rémy, le Sagard, veut épouser Jeanne, la fille de nonon Thiéry...

CATHERINE [1]

Mais qu'il y a les gens de la ville...

STÉPHANIE

Tété Loyal...

JÉROME

Son fils, l'avocat...

(1) Toutes ces répliques doivent se suivre sans interruption et dans un mouvement de plus en plus rapide.

VIRGINIE

Et moi, Virginie...

LE BANVOIE

Qui tournent autour des écus...

GENGOU

Qui mettent dedans le nonon...

FÉLICITÉ

Qui brouillent les amoureux...

AMAND

Et qui vont emporter la caisse.

LE BANVOIE

Heureusement, Rémy veille...

CATHERINE

Moi aussi...

JÉROME

On fait une bonne farce...

STÉPHANIE

Au gros père Tété...

TOINON

On lui fait peur...

BAPTISTE

Il rend l'argent...

POLYTE

Le maire pleure de joie...

FÉLICITÉ

Catherine se marie...

LE BANVOIE

Avec moi...

CHRISTOPHE

Non !

LE BANVOIE

Si !...

JÉROME

Non !...

STÉPHANIE

Jeanne épouse Rémy...

VIRGINIE

Non.

STÉPHANIE

Si !

VIRGINIE

Non !

GENGOU

Nous verrons bien !

CATHERINE

Tout le monde est content...

ÉMILE

Et je retrouve papa !

LE BANVOIE

C'est parfaitement clair. En avant, ran plan plan !

M. DURU, qui, pendant tout ce temps a fait de vains efforts pour reprendre la parole.

Les malheureux. Voilà une belle cacophonie ! Ils déflorent la pièce et ne font que du galimatias ! (Au public.) Daignez attendre un instant,

mesdames et messieurs, et je vais congrûment vous...

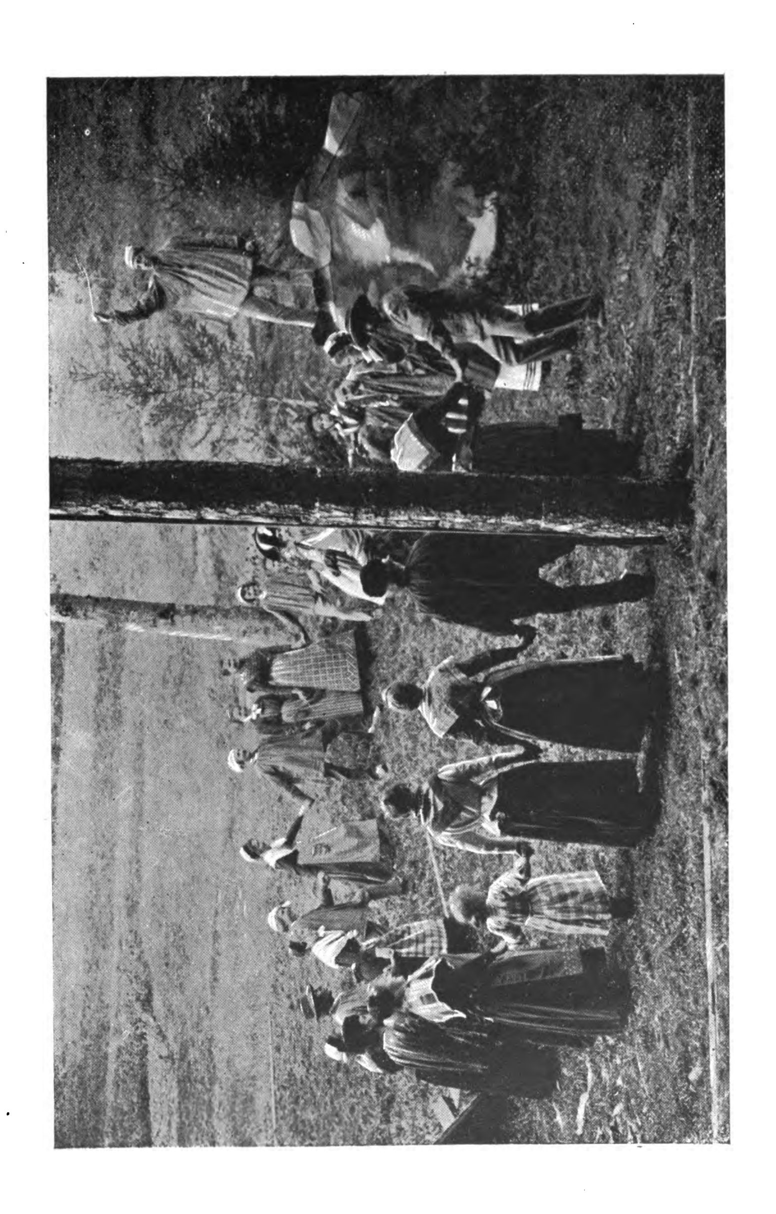
LE BANVOIE, qui s'est déjà retiré au fond de la scène avec les autres acteurs, criant :

Allons ! Ouste ! en place pour le premier acte ! Tirez-moi la ficelle du rideau !

M. DURU, pendant que le rideau se ferme.

Mais non, mais non ! Attendez, machiniste ! Laissez-moi parler ! — Mesdames et messieurs...

Il passe encore la tête entre les deux moitiés du rideau qu'il cherche à écarter. Un roulement de tambour couvre sa voix. M. Duru fait un geste désespéré et rentre derrière la toile.



ACTE PREMIER

Clairière dans une forêt de sapins. — C'est en mars ; il reste çà et là des plaques de neige. — A gauche, à l'arrière-plan, émerge la plate-forme d'un rocher. — Vers le fond, des deux côtés de la scène, deux bouquets de sapins plantés en rond. — A droite, une grosse pierre pouvant servir de banc. — Le crépuscule commence à assombrir la forêt.

SCÈNE I

VIRGINIE, ÉMILE, entrant à gauche.

ÉMILE

O Virginie !...

VIRGINIE

Eh bien, Mimile, voulez-vous être raisonnable ! Si Monsieur Duru nous suivait, pourtant !...

ÉMILE

Pas de danger ! Votre mari est attablé à

l'auberge de la Canelle d'or. A force de distribuer des poignées de mains, de table en table, il a racolé autour de lui une trentaine de paysans, et il leur entamait une conférence sur je ne sais quelle nouvelle invention électorale, qu'il appelle la Mutualité des conserves alimentaires ! Il en a bien pour deux heures ; j'en ai profité pour filer et vous rejoindre ici. — O Virginie !... (Il veut l'embrasser.)

VIRGINIE

L'imbécile !

ÉMILE, interdit.

Qui ça ? moi ?

VIRGINIE

Mon mari !

ÉMILE

Ah bon ! — Et les autres, surtout, les imbéciles !

VIRGINIE

Pensez-vous qu'ils vont se laisser prendre à ses ravottes [1] ? Ils boiront les chopes, et c'est

(1) *Ravottes :* bavardages, contes.

Virginie, ce soir, qui les paiera. Les gens sont plus malins ici qu'en ville.

ÉMILE

Oh ! ne dites pas cela ! On n'est pas si bête en ville qu'au village.

VIRGINIE

Mon pauvre petit, méfie-toi de nos gens ; ils te mettront dans un sac, si ça leur fait plaisir. Je le sais bien, moi : j'en suis, du village.

ÉMILE

Pourtant, vous n'y demeurez pas !

VIRGINIE

Ah ça, non, par exemple ! Ce n'est pas assez gai, cet endroit ; qu'est-ce que tu veux, il me faut de la société... J'aime bien y venir les jours de fête, chez Nonon Thiéry, pour voir du monde et manger les petits plats de Catherine... Ah ! C'est qu'elle cuisine fameusement bien, ta maman ; elle a la main légère !

ÉMILE, à part.

J'te crois ! Et elle tape encore mieux.

VIRGINIE

Vois-tu, mon petit, il ne faut jamais dire de mal de son village. Moi, je crie par-dessus les toits que je n'aime rien tant que notre clocher. Aussi nos gens sont-ils tous bien révérents pour moi, encore pour Duru, quoiqu'il les assomme. [Sitôt que j'arrive chez Nonon Thiéry, les voici tous en procession : Madame Virginie par ci, Madame Virginie par là ! Ils ne viendraient pas une fois à la ville sans me faire visite et sans m'apporter quelque petit souvenir du pays. — Dame ! ç'est que la Virginie est une fine mouche... Et on me consulte sur les affaires de la commune, si bien qu'aux prochaines élections, M. Duru pourrait bien être nommé pour le canton. Il croira qu'il le doit à ses conférences ; mais le grand Nicodême ne trouverait personne pour écouter ses fables, si sa bonne femme n'était pas là.] Mais toi aussi Mimile, tu en es, de notre village.

ÉMILE

Ce n'est pas ma faute ; c'est celle de maman ! Mais je suis devenu un citadin, depuis deux ans que je travaille à l'étude de Me Robillaud ; et j'ai tous les goûts d'un homme de la ville. Ici, on est trop grossier.

VIRGINIE

Bêta ! Est-ce que tu crois qu'on aime autrement ici qu'ailleurs?

ÉMILE

Pour sûr ! Allez donc voir si les jeunesses du village, si votre cousine Jeanne, par exemple...

VIRGINIE

T'es pris, grillot ! La fille de Nonon Thiéry a justement été élevée à la ville, comme demoiselle, dans le meilleur pensionnat. Tandis que moi, jusqu'à ce que Monsieur Duru m'ait courtisée, j'étais restée au village. — Et puis, peut-être que si le grand Sagard [1] voulait, cette pimbêche de Jeanne aussi saurait bien... (On entend au dehors la voix de Rémy.)

ÉMILE

C'est lui, le grand Sagard !... Je reconnais son air.

VIRGINIE

Lui ! Laissons-le passer et cachons-nous derrière ces sapins.

Ils se dissimulent, à droite, derrière un des bouquets de sapins.

(1) *Sagard :* scieur, chef d'une scierie ; de *sauguer :* scier.

SCÈNE II

VIRGINIE, ÉMILE, RÉMY, puis JEANNE

RÉMY, entre à droite en chantant la Chanson du Sagard [1]; après avoir regardé autour de lui, il va s'asseoir sur le banc de rocher, au premier plan.

Que peut-elle bien me vouloir, pour me donner rendez-vous ici? Pourquoi ne pas venir à Chévreroche, ou m'appeler, la première fois que j'aurais passé devant chez son père? (Entre à gauche Jeanne.) — Ah ! Jeannette (Il se lève et va au devant d'elle.)

VIRGINIE, écartant les branches.

Ah ! Ah !

RÉMY

Me voici au rendez-vous, — le premier comme toujours ! Mais m'expliqueras-tu comment tu as choisi cet endroit où toute la jeunesse va venir pour la fête des Brandons ?

JEANNE

Mon père a interdit les brandons cette

(1) Voir à la fin du volume, air n° 1.

année ; nous serons donc seuls ici. — Rémy, il ne faut plus nous tutoyer...

RÉMY

Comment ? Comment ? Pourquoi dis-tu cela ? Est-ce que tu ne dois pas être ma femme ? Quelle est la sotte bégueule qui t'a mis en tête cette idée ?

JEANNE

Ah ! que vous voilà bien, tout de suite emporté et jaloux ! Gardez pour de plus gros soucis votre colère, ou plutôt votre patience. — Ta femme, Rémy !... qui sait si je pourrai jamais l'être ?

RÉMY

Tu ne veux plus de moi !

JEANNE

C'est mon père qui ne veut plus de vous. Il m'a défendu de vous recevoir à la maison.

RÉMY

Quelle lubie !...

JEANNE

Les gens de la ville sont venus : cousine Virginie...

RÉMY

Ah ! Le Diable emporte cette peste !

VIRGINIE, à part.

Merci bien !

JEANNE

Avec M. Duru.

RÉMY

L'orateur ? Le Diable l'emporte aussi !

JEANNE

Encore le père Tété.

RÉMY, riant.

Quant à ce vieux fripon il l'emportera, c'est sûr !

JEANNE

Le soir, à la veillée, ils ont parlé de vous,

autour de l'âtre. La Virginie a dit qu'on ne savait ce que vous étiez, ni chair, ni poisson, ni paysan, ni citadin, mais un propre à rien, assurément ; que vous auriez pu vous faire une belle position à la ville, dans les emplois du gouvernement, et que vous avez préféré revenir dans nos bois mener une vie de sauvage.

RÉMY

La gueuse ! — et l'imbécile ! Est-ce qu'ils peuvent comprendre, ces méchants roquets de petite ville, pourquoi je suis revenu dans ce pays, dans mon pays ! — Et l'honnête Loyal renchérissait, sans doute ? je l'entends d'ici, avec sa voix de vieille chèvre... Parbleu, il a son fils à caser ! — Mais ton père, Jeannette, devait me défendre ? Lui qui n'a jamais voulu sortir de son village, qui y cultive encore comme notre bisaïeul cultivait, il leur a dit que j'avais raison d'avoir été fidèle à la montagne, à l'industrie de mon père... Est-ce que je ne tiens pas à ma scierie comme il tient à ses champs ? Ah ! j'ai habité dans leur ville ; mais je n'ai pas pu y vivre. La nuit, au collége, dans le dortoir tout engourdi, le silence me tenait éveillé ; il me manquait le tic-tac de la

roue et le bruit aigu de la scie, qui berçaient mon sommeil, quand j'étais petit. Et puis, plus tard, c'était comme une prison ; je pensais toujours à la forêt, à cette vie libre et sans gêne ; les courses matinales à travers la montagne, quand elle rit au soleil ou qu'elle est toute blanche de neige, les nuits passées dans les huttes des bûcherons ; j'aidais les charretiers à démarrer, les schlitteurs à descendre les rondins, et rien ne me réjouissait plus le cœur que d'accompagner mon père, au temps des *estimations*. Voilà que le pauvre homme est mort, avant d'avoir pu faire de moi, comme il rêvait, un forestier savant... Ma mère avait besoin de moi ; l'affaire était difficile à conduire : j'ai tout quitté pour revenir dans le vieux village. Est-ce là ce qu'on me reproche ? Je ne m'en repens pas... — Et voilà sans doute ce que ton père leur a dit ?

JEANNE

Non. Pour lui, vous n'êtes plus un des nôtres. Vous ne portez plus la blouse, vous avez bouleversé l'industrie de votre père, vous gagnez trop d'argent et vous n'avez pas peur d'en dépenser, vous confiez cet argent au ban-

quier, au lieu de le cacher dans un bas de laine... enfin, que sais-je, moi ! « Quand on a les mœurs de la ville, dit-il, qu'on habite à la ville ! Il faut que chacun fasse comme il a vu faire à ses parents. » Parce que ce n'est pas ainsi que votre père a amassé sa fortune, il est persuadé que vous vous ruinerez un jour.

RÉMY

Qu'il prenne garde lui-même à son obstination et à sa méfiance ! Elles lui joueront un mauvais tour... Mais toi, Jeanne, est-ce aussi ton avis ?

JEANNE

Vous savez bien que non.

RÉMY

Laisse-les dire, va ! et la montagne pour nous deux sera toujours belle ! Tu sais bien aussi, n'est-ce pas, que ce n'est pas elle toute seule qui me rappelait. Il y avait par là, sous les sapins, une petite fée... (Il se rapproche d'elle avec tendresse, elle se recule.) Hé bien, pourquoi t'écartes-tu ?... Est-ce que je vous fais peur,

maintenant, Jeanne ? — Ah ! Virginie se mêle de vouloir nous séparer !... Autrefois, pourtant, quand tu étais dans ta pension et moi dans mon collége, elle était bien empressée à nous ouvrir sa maison, la Cousine — puisqu'aussi bien elle est la cousine de tout le monde. Je sais bien d'où vient son dépit, et si je parlais...

VIRGINIE, à part.

Ah oui-dà ? Nous verrons bien.

RÉMY

Ton père finira par entendre raison. Quoi ? faut-il donc rester ignorant comme ses bêtes pour avoir le droit de se dire un vrai paysan ? Moi, je comprends autrement ce nom, et c'est pourquoi j'en suis fier. Ce qui me rassure, vois-tu, c'est qu'il n'y a personne dans ce village ni aux alentours qui puisse aligner ses jaunets à côté de ceux de Nonon Thiéry : hors Remy, le Sagard de Chèvreroche. Et ce n'est pas à la ville qu'il irait te chercher un promis !

JEANNE

Qui sait ? Tu es de Saint-Arnou, Rémy, et

mon père a gardé l'ancienne haine de nos voisins. Tu sais bien qu'il a failli se brouiller avec ta mère, sa petite cousine, quand elle a épousé un homme de Saint-Arnou. C'est bien pis, depuis le procès qu'il a perdu contre votre commune, à propos de ses fontaines ; et tu es du Conseil... L'orgueil est fort chez lui ; pour peu que Virginie l'excite encore...

RÉMY, d'une voix sourde et brève.

Jeanne ! Jeanne ! Tu ne veux plus de moi, n'est-ce pas ? Tu te résigneras très bien à te laisser marier avec un freluquet de la ville ; peut-être... Oui, oui, tu me dis tout cela d'un ton trop calme — Avoue donc que tu ne m'as fait venir ici que pour me donner mon congé !

JEANNE, tranquillement et avec malice.

Il y a encore quelque chose que disait Virginie. Elle prétendait que tu étais colère à faire damner une sainte ; que tu n'avais pas la patience d'attendre la moindre explication et que la femme qui t'épouserait serait battue comme plâtre. Moi, je n'ai pas su répondre ; je te demande si c'est vrai ?

RÉMY, riant.

Rusée ! — C'est vrai que je m'emporte trop vite. Mais je ne battrai jamais ma femme, puisque tu ne veux pas l'être et que je n'en veux pas d'autre.

JEANNE

Attends un peu : Virginie n'a pas fini ! Elle ajoutait encore que tu t'arrêtais dans tous les bouchons et que tu buvais volontiers la goutte.

RÉMY, gêné et sombre.

Allons... Des bêtises ! — Hé bien quoi, quand on est avec de braves gens qui ont peiné toute la journée dans la boue ou dans la neige à votre service, qu'on se retrouve au chaud près du poèle, dans la fumée des pipes, on trinque ensemble... Voilà un bien grand mal !

JEANNE

Le mal n'est pas de trinquer, mais d'y prendre goût, de se tenir sur la porte du cabaret où il n'y a ni voituriers ni bûcherons, pour arrêter les pauvres diables qui ne pensaient pas à y entrer et qui y laisseront leur raison. Et voici ce que j'ai répondu à Virginie : « Je pardon-

nerais à mon mari de me battre s'il est jaloux, s'il a du souci en tête et si je ne sais pas être pour lui la femme qu'il lui faut ; mais pour rien au monde, je ne supporterais les brutalités d'un ivrogne ; car une honnête femme n'est pas faite pour être la compagne d'un pourceau ! »

[RÉMY

C'est tout ce que tu as répondu ?

JEANNE

A Virginie, oui. Mais à mon père j'ai dit ceci : « Mon père, j'aime Rémy, vous le savez. Vous ne voulez pas que je l'épouse. Je suis une fille docile, et ne verrai plus Rémy si c'est votre bon plaisir. Mais je ne serai la femme d'aucun autre, et comme, grâce à Dieu, vous avez encore de longues années à vivre, il dépend de vous que je ne meure pas vieille fille.]

RÉMY

O Jeannette, jamais plus je ne me mettrai en colère, jamais plus je ne boirai, je te le j...

JEANNE, lui fermant la bouche.

Non, pas de serment ! — Maintenant je t'ai

dit ce que j'avais à te dire moi-même. Plus tard, si j'ai encore besoin de te parler, je t'enverrai notre vieille Catherine : nous pouvons compter sur elle, elle a été la camarade de ta mère et ne jure que par toi.

ÉMILE, bas.

Voyez-vous ça, cette sournoise de maman ! Elle ne jure que par lui, mais c'est toujours contre moi qu'elle jure...

VIRGINIE, de même.

Chut !

JEANNE

Si mon père connaissait notre entrevue, il ne me la pardonnerait pas. Il faut que personne n'ait l'air de le solliciter, encore moins de le contraindre ; qu'on semble nous marier contre son gré, il ne cèderait plus !

VIRGINIE, à part.

Bon ! bon ! Merci du renseignement !

JEANNE

Adieu, Rémy, souvenez vous bien de mes

paroles... et espérons ! (Elle fait quelques pas vers la gauche accompagnée de Rémy. Bruit de voix. Elle se rejette brusquement en arrière.) Dieu du ciel, c'est lui, mon père ! Nous sommes perdus !...

RÉMY

Viens ! cachons-nous ici. (Il l'entraîne rapidement vers le second bouquet de sapins, à gauche. Entrent en scène, à gauche (premier plan), Thiéry et Tété Loyal.)

SCÈNE III

ÉMILE, VIRGINIE, RÉMY, JEANNE, THIÉRY, TÉTÉ LOYAL.

TÉTÉ LOYAL, essoufflé et s'épongeant.

De mais ! de mais ! le sacré nonon Thiéry... mais y veut m'rend' poussif. Pensez-voir que je suis déjà asthme ! Ah ! le gaillard ! C'est qu'il a enco' ses jambes de vingt ans... Ah coquin ! C'est qu'il est enco' vert !... Ah ah ! il a des jambes de cerf, vois ! — Vaut mieux ses jambes que sa tête à la bête-là, neume [1], No-

(1) *Neume*, ou *neumi* : n'est-ce pas.

non ? — C'est-y après les demoiselles qui vont venir rondier [1] les brandons que vous en avez, dites ? C'est qu'il a enco' des dents pour croquer la noisette, jamais !

Il s'asseoit sur le banc de rocher, au premier plan.

THIÉRY

Méfiance, méfiance !... Monsieur Tété, on ne donnera pas les brandons l'année-ci.

TÉTÉ

C'est pas Dieu croyable ! — Et pourquoi ça ?

THIÉRY

J'ai pris un arrêté, en qualité de maire, pour les interdire.

TÉTÉ

Jamais, nonon Thiéry ! Je ne vous reconnais plus ! Vous, un vieux de la vieille, un ami des vieux usages et des anciens temps ! Plus de brandons ? Pensez-voir un peu ce que vont dire nos boyesses [2] et puis nos gochenots [3] ! Qu'est-ce que vous pensez, dites, nonon ?

(1) *Rondier* : danser la ronde.
(2) *Boyesses* : filles.
(3) *Gochenots* : garçons.

THIÉRY

Méfiance!... J'ai eu mon idée. Il y a bien des gens qui disaient comme ça que ça faisait des scandales.

TÉTÉ

Mon Dieu donc! Des scandales? Parc'que les garçons et les filles reviennent bras-dessus bras-dessous en s'ennuitant? Eh ben! Y a point de mal. Avec ça qu'y n'ont pas bien d'autres occasions? une de plus, une de moins!... Vous y avez été aussi, aux brandons? Hé ben, dites voir, si vous en avez serré une ou deux de trop près, ça vous a-t-y empêché de bien vous établir? Bien du contraire : vous avez fait voir que vous étiez bon coq!

THIÉRY

Vous avez bien aisé de dire, monsieur Tété! Tout de même, si vous aviez une fille et qu'on l'annonce avec un que vous ne voulez pas la lui donner, vous ne seriez pas bien content. — Tonnerre! si ça m'était arrivé!...

TÉTÉ

Ah! la fois-là, j'y suis! C'est vot' poulail-

ler que vous gardez? C'est pas celui des autres!... A la bonne heure, nonon! Vous êtes un vieux renard!

THIÉRY

Allons, ça va bien, méfiance!... Il n'y a personne par ici; j'avais entendu dire que malgré ma défense... J'ai voulu faire ma police moi-même; notre banvoie est si vieux! faut se méfier, vois! — Je suis content, on a respecté mon arrêté. — Allons, Mossieu Tété, levez-vous! nous pouvons redescendre.

TÉTÉ

Attendez-voir un peu que je souffle! Vous voulez donc faire ma fin? Nous ne sommes pas bien ici, pour causer? Allons, nonon, asseoyez vous là, à côté de moi.

THIÉRY, hésitant.

C'est que la brune va bientôt tomber... (Il s'asseoit.)

TÉTÉ

Bah! à nos âges, nous pouvons rentrer la

nuit sans nous faire renouveler [1], hein donc, nonon ? Ah ! y a seulement vingt ans, j'aurais pas dit ça... Coquin ! — Et pis, voyez-vous, y a des choses dont je n'peux pas vous parler devant la Virginie, ni que je n'voudrais pas qu'on lui répète, vois !

VIRGINIE, à part.

Ah ah ? — Bon !

TÉTÉ

Oh ! c'est pas pour dire du mal d'elle, la pauv' chère enfant ! Mais je ne voudrais pas lui faire de la peine, vous comprenez ! Son mari... vous savez... c'est pas un homme sérieux ; ça n'est pas considéré ; c'est un habloux ! Y n'est pas capable ; j'vous dis qu'y n'est pas capable !

THIÉRY

Méfiance, méfiance !...

TÉTÉ

Je vous l'dis !... C'est pas par c'qu'y veut

(1) *Renouveler :* annoncer un jeune homme et une jeune fille comme des futurs mariés.

chanter plus haut que le... vous savez bien quoi, qu'y vous jettera d'la poudre aux yeux à vous, nonon ! Enco' qu'y dirait qu'il est l'ami du député? Mon Dieu, not' député, mes pauv's enfants, je l'ai connu avant lui! Je l'ai fait sauter à dada su' mes genoux qu'y n'était pas plus haut qu'ça... Même que ça m'a permis de rend' service à bien des gens... Tenez, nonon Thiéry, à vot' convenance, si vous en avez besoin. Mais pour en revenir au Duru-là, je n'dis pas qu'y n'est pas toujours pendu aux pans de sa capote ; ça n'veut rien dire... Vous êtes un homme de sens, neumi ? J'espère bien que vous n'allez pas donner dans toutes les affaires qu'y vous prêche, et où y vous promet plus d'beurre que d'pain !

THIÉRY

Nenni, nenni, méfiance !

TÉTÉ

Et vous avez raison, voyez-vous! Comme on dit, les conseilleurs ne sont pas les payeurs. Si toutes ces mutuelles, ces banques populaires étaient si bonnes, il en garderait le secret pour lui ; pas vrai ?

THIÉRY

Moi, en fait de banquiers, d'actions et d'obligations, comme y disent, je n'ai jamais eu que de bons papiers chez le notaire, de bons billets, de bonnes hypothèques, qui ne ondent ni au soleil ni à la pluie.

TÉTÉ

A la bonne heure! Celui qui vous mettra dedans n'est pas enco' fabriqué ! — Oui, les notaires... Vous avez raison. Seulement, voilà ! on leur défend de conserver chez eux les sous de leurs clients. Alors, quand y n'ont pas un placement tout prêt, on est obligé de cacher ça dans son armoire. — C'est pas prudent !

THIÉRY

Bien sûr, faut s'méfier, faut s'méfier !

TÉTÉ

Vous savez, moi, j'vous dis ça... Ça n'me regarde pas. Seulement, j'me dis : « Le nonon Thiéry est un rude travailleur ! Y doit avoir fait une fameuse goyotte [1]. Ça n'serait pas

(1) *Goyotte* : argent mis de côté.

gentil d'la lui laisser souffler. » — Faudrait avoir à la ville un homme de confiance, un bon ami, vois, qui vous rendrait le service-là. Y a le Polyte... chose... vous savez bien ? A côté d'chez Bâtisse Françoise ? — Eh ben, j'lui fais comme ça ses petites affaires, gratis, par bonne amitié, vois ! J'lui touche ses petites rentes ; quand il a de l'argent de trop, y m'le laisse. Eh ben, j'lui donne le 2 du 100, jusqu'à ce que j'lui trouve un placement. — Chez Eusèbe font la même chose... Ma foi, bien sûr que j'y suis d'mon temps et d'mes sous... Des fois qu'ma femme me dispute. — Ah ! c'est que c'est une rude ménagère, ma bourgeoise ! Vous la connaissez bien, nonon ! « Mais qu'je lui dis, qu'est-ce que tu veux, ma pauvre amie ! Nous sommes riches, nous n'avons besoin de rien... Qu'est-ce que j'ferais ? A quoi que j'm'occuperais ? C'est ma vie à moi d'travailler et d'obliger les autres ! » — Nonon Thiéry, si vous m'avez jamais vu faire le paresseux, dites-le, dites-le !

THIÉRY

Au contraire, Monsieur Tété. Tout le monde vous connaît bien laborieux, bien complaisant et bien considéré.

TÉTÉ

Eh ben, c'est comme j'y dis : « Faut qu'les autres en profitent ! » Quand on est du même village, neume donc ?... Aujourd'hui qu'on n'veut pus vivre au village — qué malheur que la vie du monde d'aujourd'hui ! Moi qui n'aurais rien tant aimé que de revenir au village !... On n'peut pas, à cause du fils... Enfin quoi, on n'refait pas les gens ! — Y veulent tous courir à la ville ; eh ben, j'leur trouve des places, de belles places, par c'que j'ai beaucoup de relations. Tenez ! le Toinon de Bâtisse : c'est moi qui l'ai placé chez le substitut. Et Bothrémy Cité, je l'ai fait entrer dans la gendarmerie. Ah! c'est qu'vous savez, c'est pas si facile que ça d'entrer dans la gendarmerie, et je n'aurais pas pu réussir si ça n'avait été de mon fils. Mais mon fils... vous le connaissez bien ? Ah ! c'est un bon sujet ! Il est avocat. Alors, vous comprenez, par ces messieurs du tribunal... Ah ! Et pis, en voilà un, quand on veut gagner un procès, c'est affaire à lui ! Y s'fait pus d'argent qu'un juge, allez ! Il a déjà plaidé à Nancy ; oui, nonon, à Nancy ! Et s'y voulait se déranger, il irait plaider à Paris !

THIÉRY

Méfiance s'y plaiderait bien contre une commune ?

TÉTÉ

Contre une commune, mon pauv' nonon ? Mais il a plaidé contre Mossieur le préfet plus d'sept fois deux fois, et contre Mossieur le Ministre, oui !... Pensez-voir un peu ! — Va bientôt falloir songer à l'établir... Voilà! quand on est papa, on a toujours du souci. Vous en savez quèque chose, hé, nonon ? Vous aussi, y faudra bientôt marier vot' Jeanne... — D'abord, je n'veux pas d'une fille de la ville pour not' Lolo. Non, non ! j'suis un paysan, moi ! J'veux qu'mon fils épouse une paysanne. — Qu'est-ce que vous en pensez, Nonon ?

THIÉRY, se levant brusquement.

Méfiance !... — Monsieur Tété, vous avez raison. Mais nous causerons mieux à table, Vous avez assez soufflé ; descendons !

TÉTÉ

Ah ! pardi oui qu'on cause bien à table...

Surtout à la vôtre! C'est là qu'on ne vieillit pas et qu'on voit bien qu'elle n'est pas louée, coquin de nonon! Est-ce qu'on aura enco' des petites truitelles-là, des petites noires, vois, qu'on se reléchait les doigts de la meurotte [1]. Ah! y sait c'qui est bon, le coquin de nonon!...

Ils sortent tous deux à gauche.

SCÈNE IV

ÉMILE, VIRGINIE, RÉMY, JEANNE.

RÉMY, sortant de sa cachette.

Tu as entendu ce qu'il a dit, le vieux grippe-sou?

JEANNE, avec calme.

Oui.

RÉMY, fébrile.

Tu as compris où il voulait en venir, avec ses interminabies radotages?

(1) *Meurotte* : sauce.

JEANNE

Je le pense.

RÉMY

Eh bien ?

JEANNE

Es-tu inquiet ? — Laisse-moi me sauver ; il faut que je sois à la maison avant eux.

RÉMY

Jeanne, tu me promets...

JEANNE

Je vais être en retard. Au revoir !
Elle se sauve à gauche, en laissant tomber son mouchoir.

RÉMY

Comme elle me laisse vite ! — (Il secoue le front.) Ah ! ces têtes de femme... Est-ce qu'on sait jamais ce qu'y sème un coup de vent ?...
Il s'éloigne à droite, en chantant le dernier couplet de la Chanson du Sagard.

SCÈNE V

ÉMILE, VIRGINIE

ÉMILE, sortant du fourré.

Ah ! enfin ! les voilà tous partis ! — Il était temps ! j'ai les pieds glacés.

VIRGINIE

Ma foi, je ne regrette pas ce que j'ai entendu.

ÉMILE

Partons-nous ? O Virginie !...

VIRGINIE

Chut ! j'entends encore marcher...

ÉMILE

Ah ! c'est assommant ! Ce n'est pas une forêt ; c'est la place aux moulins !

VIRGINIE

Tais-toi ! Viens par ici.

ÉMILE

Vous ne m'aviez pas dit que c'était pour jouer à la cachette !...

Ils rentrent derrière leurs arbres. L'obscurité augmente.

SCÈNE VI

LES PRÉCÉDENTS, JÉROME, CHRISTOPHE, VINCENT, FANFAN, GENGOU, AMAND, CATHERINE, STÉPHANIE, CLARISSE, FÉLICITÉ, CLÉMENCE, ET D'AUTRES GARÇONS ET FILLES.

CHRISTOPHE, apparaissant à gauche, 4e plan.

Chut !

JÉROME, à gauche, 1er plan.

Chut !

VINCENT, à gauche, 3e plan.

Chut !

AMAND, à gauche, 2e plan.

Il est parti ?

CATHERINE, à gauche, 1er plan.

Oui, oui, arrivez, arrivez tous !

ÉMILE, bas.

Tiens, maman ! Qu'est-ce qu'elle vient faire ?

AMAND

Vous l'avez bien suivi ?

CATHERINE

Il est déjà dans la prairie.

CHRISTOPHE

Il dégringole avec le Tété.

JÉROME

Et le banvoie ?

CATHERINE

Il est gris. Fiez-vous-en à moi, mes enfants !

TOUS

Bravo ! Vive la Catherine ! C'est toujours grâce à elle qu'on peut s'amuser !

CATHERINE

Eh ! que voulez-vous, mes enfants ? j'ai été jeune comme vous. Seulement je ne l'ai pas oublié, moi ! Quand je peux vous aider à rire, ça me rajeunit encore.

ÉMILE, à part.

Non, mais... écoutez-la ! Il n'y a qu'avec moi qu'elle oublie sa jeunesse. Si je lui répétais ça, quelle torgnole, seigneur !

CATHERINE

Et puis, je suis vieille aussi, et j'ai le droit d'aimer les vieux usages. De quoi se mêle nonon Thiéry ? Est-ce qu'il n'a pas dansé les brandons avec moi ?

GENGOU

Ah ah, Catherine ! Est-ce qu'on vous a dônés [1] ensemble ?

CATHERINE

Tu es trop curieux. Ouste, grand flandrin ! Tu ferais mieux de monter sur la roche et d'allumer le feu.

(1) *Dônés* : accordés. Ce terme va être expliqué par la scène qui suit.

STÉPHANIE

Le bûcher est-il prêt ?

CATHERINE

Oui, je l'ai préparé moi-même. J'ai mis des tisons de mon étouffoir, pour qu'ils braisent plus vite.

GENGOU, debout sur la roche, à gauche.

Qui est-ce qui me passe des allumettes.

JÉROME, lui lançant une boîte.

Tiens, attrape !

GENGOU

Est-ce qu'elles brûlent ?

JÉROME

Garanties première fabrication ! C'est un ingénieur de Charmois [1] qui me les a vendues.

GENGOU

Chouette ! les Brandons sont déjà pris !

(1) Village vosgien où l'on fabriquait des allumettes en contrebande.

TOUS

Allons, les mains, les mains ! la ronde...
(Ils chantent le 1er couplet de la ronde : *O Jurondé*[1] en tournant autour du bûcher.)

GENGOU, faisant tournoyer un brandon.

Qui dône ? qui dône ?

TOUS

Ah ! ah ! ah ! (Cris, éclats de rire.)

CHRISTOPHE

Le Jérôme à la Stéphanie !

GENGOU, lançant en l'air le brandon.

Je dône, je dône le Jérôme à la Stéphanie !

STÉPHANIE, à Jérôme qui l'embrasse.

Veux-tu finir, grand bêta !

TOUS

Allons allons ! Vous arrêtez la ronde. (2e couplet.)

(1) Voir à la fin du volume (*Air* n° 11).

GENGOU

Qui dône ? Qui dône ?

PANCRACE

La grande Clémence et le petit Fanfan ! (Mêmes cérémonies.)

STÉPHANIE

Baisse-toi donc, Clémence ! Jamais il n'arrivera.

TOUS

Tournez, tournez ! (3e couplet.)

GENGOU

Qui dône ? Qui dône ?

JÉROME

Mamzelle Clarisse et Christophe-plus-rouge-que-ti. (Mêmes cérémonies.)

CLARISSE, se débattant.

Non, non ! Je ne veux pas !

STÉPHANIE

Chipie ! fallait pas venir si tu voulais faire

la bégueule ! (A Christophe.) Embrasse-la, va ! elle en meurt d'envie !

TOUS

Les mains, les mains ! (4e couplet.)

GENGOU

Qui dône? qui dône ?

JÉROME

Eh ! n'oubliez pas les absents !

STÉPHANIE

La préfète et le sacristain ! (Grands éclats de rire. Un danseur tombe en se tenant les côtes.)

VIRGINIE, bas à Émile.

Ne bouge pas. Tu vas voir (Elle s'enveloppe la tête de son fichu et sans être remarquée se mêle aux danseurs.)

GENGOU

Qui dône ? qui dône ? (5e couplet.)

VIRGINIE

Rémy le beau Sagard, à Jeanneton la sucrée !
Mêmes cérémonies. Confusion. Virginie s'esquive et se réfugie derrière les sapins.

CATHERINE

Voulez-vous vous taire, mauvaises langues! Fi! quelle est la méchante pièce qui a dônés ces deux-là ? C'est toi, Ugénie?

EUGÉNIE

Non, Catherine!

CATHERINE, à Stéphanie.

Alors, c'est toi ?

STÉPHANIE

Ma parole la plus sacrée que ce n'est pas moi!

CATHERINE

C'est toi ? — C'est toi ? — Ça va n'être personne! — Hé bien celle qui l'a dit a raison de se cacher, c'est un mauvais cœur ! Je ne veux plus jouer avec vous, et Nonon Thiéry avait bien raison!...

ÉMILE, à part.

Ce que j'aime dans maman, c'est qu'elle est logique.

Catherine veut partir, on la retient.

TOUS

Catherine ! Catherine ! ne t'en va pas !
Le Banvoie entre à gauche. Il est ivre.

SCÈNE VII

LES PRÉCÉDENTS, LE BANVOIE

LE BANVOIE

Ah ! les gueux ! ah ! les monstres ! ah ! les polissons ! Voulez-vous bien vous disperser !...

TOUS

Le banvoie ! le banvoie ! Salut, Jean-Pierre !

LE BANVOIE

Au nom de la loi et de Mossieu le maire, je vous somme d'éteindre le feu !

CHRISTOPHE

T'es donc passé pompier, dis, Jean-Pierre ?

AMAND

Ohé ! ohé ! vous autres, où est le feu ? L'avez-vous vu ?

JÉROME

Où qu'tas vu l'feu, dis Jean-Pierre ? dans ton gosier ? Descends en bas, nous l'éteindrons.

VINCENT

T'as trop bu, Jean-Pierre, ça t'a fait voir des chandelles ; tu crois que c'est le feu.

LE BANVOIE

Toi garnement, je te dresse procès-verbal. Comment qu'tu t'appelles ? (Jérôme enlève le baudrier du banvoie sans que celui-ci s'en aperçoive.)

CHRISTOPHE

Jean-Pierre, t'as pas ta plaque, t'as pas le droit.

JÉROME

Mais t'es fin plein, mon pauv' Minique ! T'es Minique, t'es pas Jean-Pierre. C'est moi le banvoie ; c'est moi qu'est Jean-Pierre : vois bien la plaque ! Va danser ou j'verbalise !

LE BANVOIE, abasourdi.

C'est trop fort !... C'est pourtant vrai qu'il a la plaque.

JÉROME

Allons, danse ! et je paye deux moos (1).

LE BANVOIE

Ça, c'est gentil !

TOUS

Allez, allez ! la ronde !

JÉROME, à Gengou.

Hé bien, boute-feu, vas-tu gueuler ?

GENGOU

Qui dône ? Qui dône ?

JÉROME

La vieille Catherine au Banvoie !

CATHERINE

Mauvais gueux !

CHRISTOPHE

Embrasse-la, Jean-Pierre, ne la laisse pas partir !

(1) *Moos :* brocs de bière.

LE BANVOIE, à Jérôme.

Voyons ! c'est-y moi ? c'est-y toi ?

JÉROME

Vas-y toujours, nous nous débrouillerons après !

TOUS

Bravo! vas-y ! Tiou-hi-hi [1] !

JÉROME

Allez ! les enfants, en route! Gengou jette les tisons. A vous les torches! Allez annoncer les qui-dône par les rues du village, sans oublier la porte de Nonon Thiéry.

STÉPHANIE

Et toi tu ne viens pas?

JÉROME

Je vous rejoins tout à l'heure. J'ai encore une petite fête à organiser par ici.

GENGOU

Nous en serons ?

(1) Cri des montagnards vosgiens.

JÉROME

Bien sûr ! Allez !

TOUS, se dispersant à gauche.

Qui dône? qui dône? Tiou-hi-hi !

Jérôme les regarde partir, puis s'en va à droite ; on l'entend pousser un sifflement d'appel.

SCÈNE VIII

ÉMILE, VIRGINIE

ÉMILE, reparaissant.

Peut-on bouger enfin? Ils ne m'ont pas réchauffé avec leurs sottes plaisanteries ; au fond, c'est de la gaîté bien vulgaire !... Si nous redescendions?

VIRGINIE

Est-il pressé, mon Dieu ! Je ne tiens pas à rencontrer les danseurs. Eloignons-nous par-là. — Et tu sais, bouche cousue pour tout le monde, mais surtout pour ta mère ! (Ils s'en vont au fond à gauche. — La nuit est tombée.)

SCÈNE IX

RÉMY, JÉROME, entrant à droite.

JÉROME

C'est par ici que doit se donner la grande chasse de nuit. Veux-tu l'organiser avec nous? Une bonne farce ne te faisait pas peur autrefois?

RÉMY

Pas plus qu'aujourd'hui ! Et j'ai justement besoin de me distraire — Mais quel est l'invité?

JÉROME

Pardieu ! l'ambassadeur des épices, l'orateur des cabarets, l'homme à la Virginie, enfin, l'incomparable Duru ! Il a abusé aujourd'hui de la permission de nous assommer. Il a, de plus, essayé de nous éblouir en nous racontant ses chasses avec le député. Nous lui en avons proposé une qu'il ne connaissait pas : la

chasse au Darou! Comme il est assez complet, après un bon dîner et quelques douzaines de chopes, pour arroser son éloquence, il a accepté.

RÉMY

Ça tombe très bien, j'en suis! Laissez-moi faire et gardez le chaud, près d'un saladier de punch; c'est moi qui paye. Je me charge, à moi seul, de lui offrir une chasse dont il se souviendra.

JÉROME

Non! non! nous restons avec toi; nous avons envie de rire.

RÉMY

Où sont les autres?

JÉROME

Au-dessus du Rain. Mais filons! Voici Coliche qui l'amène.

Ils sortent au fond, à droite

SCÈNE X

M. DURU, COLICHE

Scène muette. Ils entrent à gauche (1er plan). M. Duru, équipé en chasseur, un peu chancelant ; Coliche, un doigt sur la bouche et portant une lanterne et un sac. Coliche place M. Duru au pied d'un arbre, en lui expliquant par gestes qu'il entendra venir le gibier; qu'il tiendra le sac ouvert; que la bête y entrera; qu'il fermera et nouera vivement le sac, puis qu'il tirera dessus. — Coliche s'apprête à sortir, laissant sa lanterne. Duru éternue. Coliche revient et lui mime tous les bruits et les mouvements qui lui sont interdits; puis il sort à gauche. — L'orchestre joue pendant toute cette pantomime et pendant une partie des deux scènes suivantes.

SCÈNE XI

M. DURU, seul.

M. DURU, parlant avec quelque difficulté.

Ni poil, ni plume... Ne va pas sur terre, ne va pas sur l'eau, ne va pas dans l'air. Quel peut être cet animal? — Diable! il ne fait pas chaud ici! Je battrais bien la semelle; mais

j'aurais peur de lui faire peur... C'est sûrement un animal rare, puisque je ne le connais pas! Je donnerai sa peau et sa carcasse au musée, et peut-être que... (Il regarde sa boutonnière.) Elle est encore vierge!... — Je brûle... (Souriant.) C'est une façon de parler! Je brûle d'en avoir fini, non-seulement par amour de la gloire, mais par désir de retourner auprès de ces braves garçons qui écoutent si bien et qui versent si libéralement à boire. — Bigre! Et Virginie qui m'attend! Demain l'explication sera chaude (Grelottant.) Heureuse explication! — Je ne puis pourrant pas rester ici une heure en sentinelle!... Si j'essayais, pour tuer le temps, de préparer mon prochain discours? Hum! « Mes chers concitoyens! » (Mécontent de son intonation, il en essaye plusieurs.) « Hé bien! mes chers concitoyens!... » Oui, voilà le ton; c'est simple, digne et condescendant. Il faut être condescendant avec le peuple. « Mes chers... (Rumeurs et hurlements étouffés dans la forêt.) Hé! il me semble qu'on a murmuré! — Oui, la forêt s'émeut... Et moi aussi. — C'est peut-être une bête terrible que j'affronte?... Si elle me dévore, je ne pourrai pas offrir sa carcasse au Musée; et si c'est elle qui... O mes concitoyens, je crois que je déraisonne! Est-ce

la bière ou le monstre ? J'ai la fièvre. (Il grelotte; les hurlements augmentent et se rapprochent.) Il me semble qu'à cette heure, les ongles mêmes de Virginie me paraîtraient pleins de charmes... Des feux étranges se croisent sous le bois. Sont-ce des yeux qui me regardent! Est-ce le monstre? (Avec désespoir.) Mais il a donc amené sa famille!... (Hurlements.) Ma foi, tant pis! C'est un absurde courage que celui qui expose sans profit le talent et la vie d'un homme utile à ses concitoyens!... (Il met son fusil en bandoulière et ramasse sa lanterne.) Français! détournez vos regards : Duru va fuir... (Il se présente successivement à toutes les issues. A chacune d'elles, il est accueilli par un violent hurlement qui le rejette en arrière. Il revient tremblant au centre de la scène; un cercle d'êtres velus et rampants se forme autour de lui.)

SCÈNE XII

M. DURU, RÉMY (déguisé en sanglier), ET SEPT AUTRES JEUNES GENS (déguisés en loups).

M. DURU

Oh! les vilaines bêtes! Voulez-vous vous sauver?... On dit que le feu leur fait peur...

(Il balance sa lanterne et décrit avec elle de grands cercles ; elle s'éteint brusquement.) Ce dernier espoir m'est ravi ! (Les animaux se lèvent et dansent en rond autour de lui.) Horreur ! horreur ! Ma raison s'égare... Je vois des loups qui dansent !... Un arbre ! un arbre ! Mon siège municipal pour un arbre !... (Il grimpe sur un gros sapin, à gauche. Rémy se détache de la ronde et, tranquillement, commence à grimper aussi sur l'arbre.) Voilà bien ma veine ! Il n'y a peut-être au monde qu'un sanglier grimpeur, et c'est pour moi ! — Mon fusil ! J'ai deux coups à tirer. Si je manque la bête, le second sera pour moi, afin que je ne tombe pas vivant entre les mains de ces monstres. (Il tire. Un feu d'artifice s'échappe de son fusil. Le sanglier glisse en bas de l'arbre ; M. Duru se laisse tomber lourdement. Rémy et les autres se précipitent sur lui, le dépouillent, l'attachent à mi-corps dans le sac et le bâtonnent. Puis ils s'enfuient. La musique cesse.)

SCÈNE XIII

M. DURU, seul.

M. DURU, après une longue pause, d'une voix plaintive.

Où suis-je? Plus de bêtes... Le silence... —

Suis-je sauvé? Ai-je rêvé? Ces loups n'étaient-ils qu'un cauchemar? Aïe! aïe! Non; je suis rompu! Je n'ai pas rêvé les coups de bâton! (Il reste assis par terre, toujours enfoncé à mi-corps dans le sac et semble réfléchir.) Une lueur! La bête fantastique ne serait-elle pas ce que les ignorants du temps passé appelaient loup-garou? Hélas! Duru, quel coup pour ta dignité et tes ambitions politiques, lorsque mes ennemis apprendront de quelle façon je me suis laissé jouer! Et Virginie! que dirait-elle si elle me voyait dans cet état?... Ciel! Ils ont vidé mes poches! Ma montre... mon portefeuille, disparus! Et pas même un canif pour couper mes liens et me dépêtrer de ce sac ridicule! (Tout en parlant, il essaye vainement de dénouer les ficelles du sac et sautille à travers la scène.) Si je reste là toute la nuit, je risque de mourir de froid; et si j'appelle, tout le monde connaîtra ma honte... Mon Dieu! que dira Virginie?...—Hein! Je crois que j'ai entendu une voix...

Virginie et Émile entrent au fond, à droite.

SCÈNE XIV

M. DURU, VIRGINIE, ÉMILE

VIRGINIE

Hé bien, quoi? Nous sommes perdus ! Tu ne vas pas chigner, hein? C'est pas ça qui nous fera retrouver notre chemin... A-t-on jamais vu un mignot pareil ?

M. DURU, à part.

C'est curieux... On dirait la voix de Virginie... Si je l'appelais ?

ÉMILE

Je gèle, moi ! Vous croyez que c'est agréable ?

VIRGINIE

Fi ! le vilain, qui gèle auprès de moi. (Elle l'embrasse.)

M. DURU, à part.

Hein ? Qu'est-ce que cela veut dire ? Un bai-

ser !... Ce ne peut être Virginie ! (Nouveau baiser.) O fatale incertitude. Cruelle angoisse ! Assister de mes yeux, sans oser bouger, à l'éventuelle perpétration... Ce n'est certainement pas Virginie... J'ai envie de tousser pour avertir ce couple imprudent. — Mais si c'était Virginie !...

ÉMILE

Je ne reconnais plus rien, il fait noir comme au ventre du loup.

VIRGINIE

Tant pis ! je suis rendue ; asseyons-nous un peu ici !

M. DURU, à part.

Si au moins ils m'avaient laissé une boite d'allumettes !

ÉMILE, plaintivement.

Hé bien, si vous êtes rendue, laissez-moi dormir !

M. DURU, à part.

Ah ! qu'est-ce que ces tisons qui brillent ? En soufflant sur eux, on peut les ranimer

encore et en faire une torche... torche du châtiment, flambeau de l'honneur conjugal perplexe ! (Il ramasse à terre un des tisons du bûcher et s'approche par petits bonds de la pierre où sont assis Emile et Virginie. Au moment où il arrive à un mètre derrière eux, embarrassé dans son sac, il tombe en lâchant le tison. Aussitôt Emile et Virginie s'enfuient en criant sans se retourner.)

SCÈNE XV

M. DURU, SEUL, PUIS LES JEUNES GENS

M. DURU

J'ai été trop vif ! Je leur ai fait peur ; je n'ai pas pu voir si c'était elle... Cruelle angoisse ! (Une formidable détonation retentit et une gerbe d'étincelles, s'élevant au milieu de la scène, ranime le feu. M. Duru se relève brusquement et considère, ahuri, l'explosion.) Qu'est-ce encore? Ah ! mon Dieu ! C'est un tison qui a mis le feu à mes cartouches. (Apercevant le mouchoir que Jeanne, en s'enfuyant, a laissé tomber au pied du rocher.) Non, non ! Ce ne sont pas de vulgaires cartouches ! C'est le soleil de la justice qui se lève pour illuminer le crime ou l'innocence d'une épouse !

Il déploie le mouchoir, l'examine, puis se plonge la figure dedans. Jérôme, Rémy, les jeunes gens de la scène IV arrivent sur la scène, à gauche.

M. DURU, dansant dans son sac et agitant le mouchoir de Jeanne.

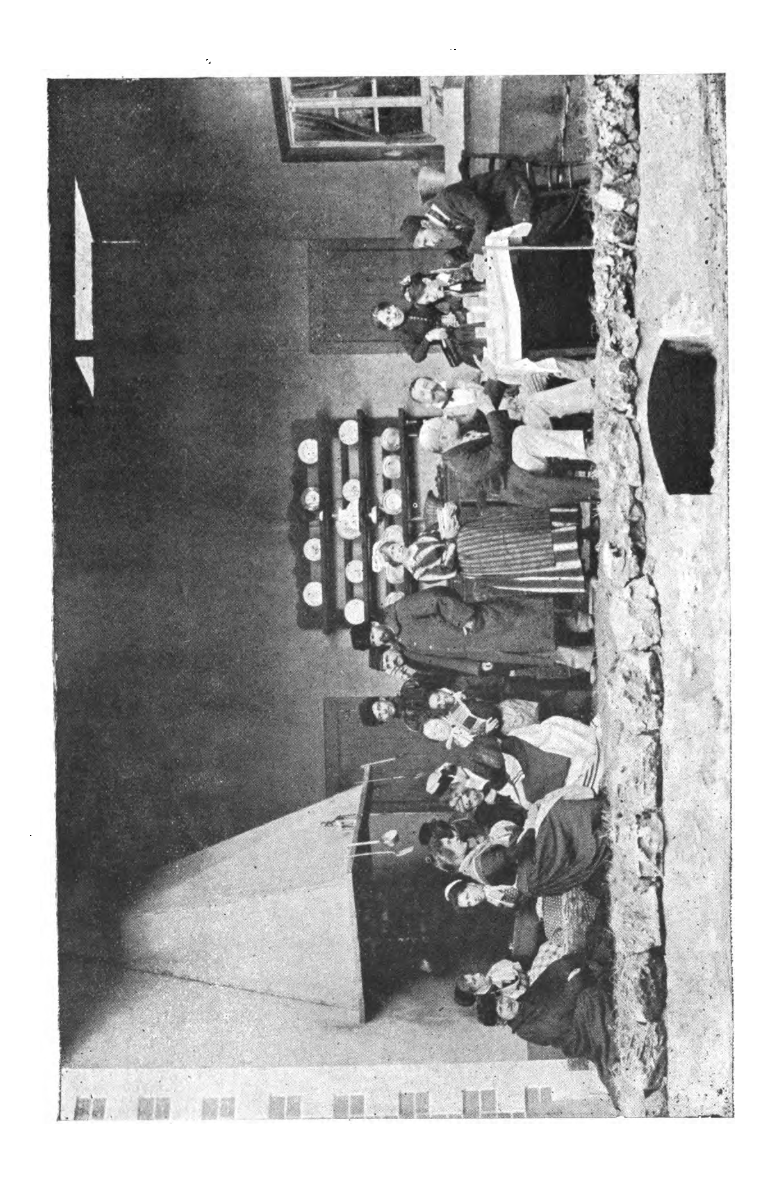
Non ! non ! je ne le suis pas... bafoué ! N'est-ce pas, mes amis, mes chers amis, vous en porteriez tous témoignage ; c'est le musc que sent Virginie ! (Il saute successivement dans les bras de tous les arrivants en s'écriant :) C'est le musc ! C'est le musc !

TOUS

Oui, oui, c'est le musc ! C'est le musc !

Rideau.





ACTE II

La cuisine dans la maison de Thiéry. À gauche, l'âtre où cuit la marmite pendue par une chaîne, sous un feu flambant. On aperçoit aussi un quartier de cochon, des bandes de lard, des chapelets de saucissons et de boudins pendus à la cheminée. Au fond, une grande crédence, garnie d'assiettes peintes. De chaque côté de celle-ci, deux portes. Autre porte dans la muraille à gauche. Dans le mur de droite, une fenêtre. Une longue table est dressée au milieu de la scène ; elle est déjà chargée d'assiettes et de couverts.

SCÈNE I

CATHERINE, ÉMILE

Catherine, très affairée, range les assiettes et surveille la marmite. Émile, l'air renfrogné, tourne autour de la table ; il roule une cigarette, qu'il allume avec une braise du foyer.

ÉMILE

Maman, si vous n'avez plus besoin de moi,

je m'en vais à la messe de minuit. J'arriverai encore à temps.

CATHERINE

Non, reste avec moi, mon fi ! On est au chaud ici... Tu t'enrhumerais là-bas. Il neige comme si tout l'hiver tombait.

ÉMILE

C'est que je voudrais bien arriver avant la fin de la messe...

CATHERINE

Te voilà bien religieux, mon fi ! La pâque des meuniers s'est pourtant passée sans que tu aies fait tes dévotions. Tu m'as dit que ce n'était pas la mode à la ville. Ça te regarde, mon fi ! Notre curé, — l'ancien, vois, qui est en paradis, — disait qu'il ne fallait pas porter les chiens à la chasse, ni les chrétiens au confessionnal. Mais je m'imagine que quand on ne se réjouit pas de voir Notre-Seigneur ressuscité, ça ne doit pas vous rechercher bien fort d'aller le saluer dans sa crèche. Vous m'avez compris, mon trésor ?

ÉMILE, frappant du pied.

C'est assommant, à la fin! Qu'est-ce que vous voulez que je fasse. Moi, je m'embête ici ! Ce n'est pas drôle de vous voir tourner autour du pot.

CATHERINE, courant à lui et lui arrachant sa cigarette.

Ah! tu t'embêtes, petit bougre! C'est pourtant bien en tournant autour du pot que je t'ai élevé. Tu ne sortiras pas d'ici, parce que ce n'est pas pour le bon Dieu que tu veux aller à la messe : c'est pour renifler après quelque cotillon ; voilà !

ÉMILE, insolent, tout en se garant du coude.

Et puis après ? Je ne suis plus un gamin !

CATHERINE, brandissant sa cuiller à pot.

Tu n'es qu'un marmouset! Tant que les chiens sont pendus au pis de leur mère, ce sont des chiots ; et tant qu'un fils ne gagne pas sa vie et mange le travail de sa mère, c'est un... marmouset. (Elle retourne vers la cheminée.)

ÉMILE

Oh ! naturellement ! On voit bien que vous êtes une femme.

CATHERINE

Qu'est-ce que tu veux encore dire avec ton air sournois ?

ÉMILE

Dame ! vous vous entendez toutes... Vous ne me passez jamais rien, à moi ; tandis que pour...

CATHERINE

Pour qui ?

ÉMILE

Pour la Jeanne, ma foi !

CATHERINE, haussant les épaules et retournant vers la table.

Jeanne n'est pas ma fille, d'abord et d'une. Et puis, il n'y a rien à dire dessur elle.

ÉMILE

Oh ! oh !

CATHERINE, s'avançant vers lui.

Qu'est-ce que tu dis : Oh ! oh ! petit gueux ?

ÉMILE

On sait ce qu'on sait. Depuis les Brandons...

CATHERINE, le secouant.

Eh bien, quoi, les Brandons?... Des imbéciles qui l'ont dônée : on en a dôné bien d'autres, dans les temps !

ÉMILE

Si ce n'était que ça : mais les rendez-vous avec son bon ami dans les bois ?

CATHERINE, retournant vers la cheminée.

Tais-toi, mauvais cœur ! Ce n'est pas vrai.

ÉMILE

Non ! A preuve son mouchoir qu'on a trouvé là-haut ?

CATHERINE

Ma foi ! le bois est à tout le monde pour s'y promener. Un mouchoir est bien vite glissé de la poche.

ÉMILE

Eh bien ! et les baisers... il paraît que ça claquait ferme !

CATHERINE, impétueusement, brandissant sa cuiller.

Il a menti, celui qui a raconté cela !

ÉMILE

Vous pourrez le lui dire justement ce soir, au réveillon. C'est M. Duru. Voilà dix mois qu'on la renouvelle dans les cabarets ; et c'est pourquoi Nonon Thiery est si pressé aujourd'hui de marier sa demoiselle au fils Loyal, à l'avocat.

CATHERINE

Le Duru ! Mon Dieu, peut-on ! Et il aura l'aplomb de venir reciner (1) avec eux ; et il amènera sa Virginie, qui ne vaut rien ! (Eclatant de rire.) Ah ! l'imbécile, qui se mêle de surveiller les autres femmes et qui laisse la sienne se moquer de lui avec tout le monde ! C'est après elle que tu courais, mauvais chien ! Je le sais. Mais je suis là, moi !... Quant à Jeanne, si elle a montré trop d'amitié à son

(1) *Reciner* : Souper, faire la cène.

cousin, le mal n'est pas très grand, et cela fera entendre raison à Nonon Thiéry.

ÉMILE

Nenni, nenni! ce n'était pas Rémy qui l'embrassait, la nuit, dans le bois, puisqu'il l'avait quittée une heure avant. Et depuis qu'il connaît l'aventure, la jalousie l'empêche de dormir.

CATHERINE

Tiens, laisse-moi la paix : je suis bien bonne de t'écouter. Rémy est un fou ; Duru un imbécile et toi, un barbouillas ! (Elle se lève et retourne vers la cheminée.)

ÉMILE, à part.

Il faut pourtant que je trouve un moyen de sortir ; j'ai promis à Virginie... Ah ! j'ai trouvé. (Haut.) C'est bien, maman : on ne dit plus rien. Tenez, je vais vous aider. (Il attrape une pile d'assiettes et la fait écrouler avec fracas.)

CATHERINE

Bougre de bassotâ [1] ! Puisqu'il ne peut

(1) *Bassotâ* : Touche à tout.

faire que du mal... Allons, file, ou je prends mon balai...

ÉMILE

Oui, maman. (Il se dirige au fond vers la porte de droite.)

CATHERINE, courant derrière lui et le rattrapant par la manche.

Tu files trop doux, mon fi ; t'as trop de malice ! (Elle le ramène sur le devant de la scène.) Ah ! tu casses la vaisselle de Nonon Thiéry pour que je te laisse aller trôler [1] ! Ah ! mauvais drôle ! tu trouves que j'ai trop de sous pour te tenir des années et des années à ne rien faire chez ton notaire ? Alors, c'est là ce qu'il t'a appris, ton notaire ? A fabriquer des écailles [2] et à faire courir des ravottes [3] sur celle que tu devrais défendre ? Tu n'en casseras plus d'assiettes, mon fi, et si t'as des malices à raconter, tu n'auras pas besoin de payer l'octroi pour les porter en ville. Après demain, nous verrons si Nonon Thiéry a une

(1) *Trôler :* Errer, vagabonder.
(2) *Ecailles :* Débris, miettes.
(3) *Ravottes :* Contes.

place pour toi à la charrue ou à l'étable. Si tu ne sais plus le métier de tes parents, tu t'y remettras vite. Pour ce soir, tu vas aller te coucher. Vous voulez aller à la messe ? Vous irez... comme quand vous étiez petit, à la chapelle blanche, mon bel ange ! (Elle le conduit par l'oreille jusqu'à la porte du fond, à gauche, le saluant d'une révérence.) Bien le bonsoir, et que le réveillon ne vous donne pas de mauvais rêves, monsieur le notaire !

SCÈNE II

CATHERINE, SEULE

CATHERINE, s'asseyant au bout de la table.

Ah ! le mauvais gueux ! Hélas ! il a de qui tenir... J'ai été bien simple aussi, de ne pas le garder auprès de moi... Quand un homme est faible, vantard et égoïste, il ne faudrait jamais le laisser s'éloigner. J'en avais pourtant fait l'essai déjà, à mes dépens !... Pauvre petite !... Que si, je la connaissais bien, la vilaine histoire ! Elle a mis le village sens

dessus dessous... Mais je ne savais pas que ce Duru-là en était l'auteur... Elle aussi, elle la connaît bien ; et c'est pour ça qu'elle est si triste et que ses yeux sont toujours rouges. Il n'y en a qu'un qui pourrait peut-être rapporter la joie ici : mais celui-là ne revient plus... (On entend au dehors la voix de Rémy.)

SCÈNE III

CATHERINE, PUIS RÉMY ET ÉMILE

RÉMY, parlant au dehors.

Holà ! Qu'est-ce que c'est que ça ? ... Bon ! il pleut des chrétiens ? C'est naturel, après tout, par ce temps de Noël, à cette heure de minuit. Hé, Catherine, ma vieille Catherine ! Ouvre-moi, que nous voyions un peu si c'est un ange ou un Roi-Mage.

CATHERINE

C'est lui, Rémy ! Jésus ! faites que son retour soit un bon signe ! (Elle va ouvrir la porte de

droite, au fond. — Remy entre portant Emile à califourchon sur ses épaules. Celui-ci est déchaussé et porte ses souliers pendus à son cou.)

RÉMY

Si c'est un ange, il se démène comme un diable!

CATHERINE

Ah! le vilain gueux!

RÉMY

C'est donc ainsi que tu traites les anges?

CATHERINE

Un ange! Regarde donc un peu ce que tu portes sur ton dos!

RÉMY

Tiens! C'est le Mimile!

CATHERINE

Oui, c'est lui que j'avais envoyé coucher pour l'empêcher de courir après la Virginie et qui sautait par la fenêtre pour aller la retrouver!...

RÉMY, pensif.

Après la Virginie... Ah ! Elle est encore ici !

CATHERINE

Est-ce qu'il se passe maintenant une seule fête carillonnée sans qu'on les voie débarquer, elle et son homme, sans compter le Tété et son bavard de fils ! Vrai ! Je ne reconnais plus Nonon Thiéry. — Il n'était pas si prodigue, autrefois, de ses poules et de son vin bouché. Vois-tu, mon garçon, il se bassotte ici quelque chose qui n'est pas clair, et c'est bien dommage qu'on ne t'y voie plus.

RÉMY

Si l'on ne m'y voit plus, c'est que le maître de la maison m'a fait défendre d'y remettre les pieds : c'est une bonne raison... et elle me dispense d'en donner d'autres, que j'aime mieux garder pour moi.

CATHERINE

Tes raisons ! tes raisons !... (Se précipitant vers la porte et rattrapant par l'oreille Emile prêt à sortir en tapinois.) Non ! mais dis-moi un peu comment je viendrai à bout de ce gaillard-là ! — J'en-

tends qu'on sort de la messe. — Comment l'empêcher d'aller se fourrer dans les jupes de la Virginie?

ÉMILE, furieux.

Oui, et je raconterai que vous avez reçu le grand Sagard.

RÉMY, placide.

Yô! mon garçon? Eh bien, Catherine, voici un moyen. Je ne veux pas me rencontrer ce soir avec Thiéry. Mais tu as peut-être raison. J'ai besoin de savoir ce qui se complote ici. — J'entre à l'étable; j'ai mon idée; et quant au Mimile, je le prends sous ma garde. Il me tiendra compagnie, et bavardera demain tout à son aise, s'il lui plait. Allons, mon gôche-not!... Oh! pas de résistance! (Il le prend sous son bras. Arrivé à la porte de gauche.) Allons donc, grand Nicodème! Tu ne t'ennuieras pas; tiens regarde! voilà de quoi nous tenir chaud!... (Il lui montre une gourde d'eau-de-vie qu'il tire de sa poche, puis il entre derrière Emile.)

SCÈNE IV

CATHERINE, THIÉRY ET TÉTÉ-LOYAL

TÉTÉ LOYAL, arrivant par la porte du fond, côté droit.

Chou ! mes enfants ! qu'elle n'est ma foi pas chaude, votre église ! Ma fi, Catherine, faut pas nous envier not' messe ; pour sûr, il faisait meilleur devant votre cheminée. (Reniflant.) Ah ! le bon boudin !

CATHERINE

Et les autres, vous les avez perdus dans la neige ?

TÉTÉ LOYAL

Non, les voici par derrière. Les jeunesses, ça s'amuse en route à rire et à bavarder, et ça ne sent pas la froidure ; neume donc, Nonon ?

THIÉRY, l'entraînant au premier plan, à droite.

Méfiance ! Alors, vous croyez qu'il est mal dans ses affaires ?

TÉTÉ LOYAL

Qui, Nonon ? Le Monsieur de Chèvreroche ? Mais il n'en a plus pour six mois, que je vous dis ! Il mange tout son bien, avec ses voyages, ses inventions, ses mécaniques et tout le train du diable. Je vous le dis, Nonon ; il est couvert de dettes ; avant six mois, ses créanciers le vendront. Ah ! il y aura de bonnes affaires à entreprendre pour les malins qui sauront en profiter ! quand vous voudrez vous confier à moi, Nonon... vous savez, je suis toujours à votre service : vous n'auriez pas besoin de vous déranger, ni de venir à la ville ; vous n'auriez qu'à me signer... pour la forme, vois ! ce morceau de papier que je vous ai montré... une procuration. Voulez-vous que je...

THIÉRY

Nous en reparlerons, monsieur Tété, après la fête. Mais ça ne serait pas prudent de nous mettre à table avec nos habits tout percés [1]. Allons nous rechanger.

TÉTÉ LOYAL

Il n'y a encore que les vieux pour avoir de l'idée !... Venez, Nonon !

Ils entrent au fond, à gauche

(1) *Percés :* Trempés.

SCÈNE V

CATHERINE, PUIS M. DURU

CATHERINE, seule.

Qu'est-ce qu'ils ont à manigancer ensemble? Je disais bien à Rémy qu'il fallait se méfier.

M. DURU, entrant précipitamment à droite.

Catherine, où est-il?

CATHERINE, regardant avec inquiétude du côté de l'étable.

Qui ça?

M. DURU

Lui, parbleu! Le misérable qui veut attenter à mon honneur.

CATHERINE, à part.

Ah! mon Dieu! il a découvert que sa femme...

M. DURU

Oui, il doit être ici ; ce billet m'a tout révélé.

CATHERINE, à part.

S'il trouve mon pauvre Mimile, il serait capable d'en faire la fin. Aussi, ces idées d'écrire des billets... c'est bien des manières de la ville ! (haut) Je ne sais pas de qui vous voulez parler ?

M. DURU

Eh ! du forestier, parbleu ! Répondez donc ! je bous d'impatience !

CATHERINE, ahurie.

Hein ? qui ? quoi ? le forestier ? Ah ! c'est qu'il y a aussi un forestier ?

M. DURU

Comment aussi ? Mais il n'y a que lui ! Il n'y a jamais eu que lui !

CATHERINE, à part.

Alors, ce n'est pas mon gamin qui a écrit le billet ; et comme il ne retourne plus en ville, je

n'ai plus besoin d'avoir peur. (Elle retourne vers la cheminée.)

M. DURU

Alors il n'est pas encore là ! Je l'attendrai... (Il s'asseoit près de la table, méditant.) Le lendemain de ma dramatique chasse au Darou, je reçus par la poste tous les objets que ces mystificateurs m'avaient extorqués : ma montre, mon canif, mes clefs et mon portefeuille. Il n'y manquait rien, pas même — et j'ai trouvé la délicatesse excessive — un seul des prospectus de la Mutualité des conserves alimentaires par actions, dont j'ai toujours quelques liasses sur moi (il en tire de sa poche), afin de pouvoir partout et en toute heure, rallier les suffrages de mes amis à cette œuvre d'un caractère si véritablement utilitaire et si éminemment patriotique, messieurs et chers concitoyens !... — Ah ! que c'est bête ! toujours l'habitude qui m'emporte ! Même avec moi seul, je ne puis m'empêcher d'être éloquent. — Il n'y manquait rien, dis-je, rien..... qu'une pièce, un petit chiffon de papier sans valeur aucune, mais dont la perte pourrait me causer le plus grand tort : un simple reçu constatant ma participation à un comité, destiné jadis à combattre la

candidature de mon cher et excellent ami, le député de St-Michel. Assurément, j'aurais mieux fait de le détruire ! mais sait-on jamais, en politique, comment tournent les vents ? J'avais cru prudent de la garder ... pour réserver l'avenir. — J'étais donc vexé de ne plus retrouver ce reçu et quelque peu inquiet. — Or, ce soir, en sortant de l'église, je sens au milieu de la foule, quelque chose qui gratte ma main : je serre les doigts, je saisis un morceau de papier et quand je me retourne pour voir d'où venait ce message, je n'aperçois que d'honnêtes visages, pacifiques et ruraux. Je regarde le papier et voici ce que j'y lis... « Je détiens toujours la preuve écrite de ta trahison ... » — Trahison ! quel gros mot ! — « cependant, ce soir, chez Thiéry, si tu as du flair, tu sauras découvrir où je la tiens cachée. Si tu y réussis, aux heures fixées par les croyances, nul ne saurait plus te l'arracher désormais ! Signé : Le Conservateur des forêts du Darou » — Je pensais donc trouver ici ce mystérieux forestier... (Entrent, au fond à droite, Virginie, Jeanne et Loyal fils.)

SCÈNE VI

CATHERINE, M. DURU, VIRGINIE, JEANNE, LOLO LOYAL

VIRGINIE

Eh bien, monsieur Duru, veux-tu bien vite aller changer ta capote! Ces paysans, çà ne sait pas manger proprement : tu attraperais des taches.

M. DURU

J'y vais, j'y vais, Virginie ! (à Lolo Loyal) Oserai-je vous proposer d'imiter mon exemple, cher maître ?

LOLO LOYAL

C'est moi, monsieur le conseiller, qui suis flatté ...(à Jeanne qui emporte ses vêtements vers la chambre à droite.) Oh ! après vous, mademoiselle, après vous ! La politesse, je connais ça ! (il passe après Jeanne.)

M. DURU, sur la porte, reniflant.

Non, mais le sent-elle ! Elle vient d'en re-

mettre, pour sûr. — Virginie, mets-en, va, ma fille ! Ne sois pas regardante, je ne te le reprocherai jamais.

VIRGINIE

Mais de quoi, monsieur Duru ?

M. DURU

Du musc, Virginie ! (il sort.)

SCÈNE VII

CATHERINE, VIRGINIE

VIRGINIE, courant à Catherine

Où est Émile, mère Catherine ?

CATHERINE, grognon.

Si on te le demande, tu diras que tu ne sais pas.

VIRGINIE

Vous n'êtes guère aimable, Catherine.

CATHERINE

Et toi, tu l'es trop. Prends garde, ça pourra te coûter cher. Ton mari sait tout : le forestier lui a écrit et il l'attend ce soir. Je te préviens pour que tu te gares. — Mais laisse mon gamin tranquille, ou tu auras à faire à moi !

VIRGINIE, interloquée, à part.

Le forestier? quel forestier? Est-ce que ce serait celui des Neufs-Bois ? Il y a si longtemps, et c'est lui-même qui... Oh ! le vilain monsieur ! Mais je vais surveiller Victor ; et s'ils arrivent à se parler, c'est que je serai devenue bien sotte... (haut) Mère Catherine...

CATHERINE

Chut ! voici les autres.

(Tété-Loyal entre au fond à gauche.)

SCÈNE VIII

CATHERINE, VIRGINIE, TÉTÉ-LOYAL

TÉTÉ-LOYAL, à part.

C'est singulier, ce billet que je viens de

trouver sous mon chandelier : « Vieux gredin de père Tété... » — C'est bien pour moi ! « Je sais le coup que tu médites avec Thiéry : mais si tu veux réussir dans ton entreprise, méfie-toi de Duru et surveille-le bien cette nuit. » (Haut, s'approchant du foyer.) Ah ! le beau boudin ! Il faut le servir bien chaud, Catherine ! (Catherine, en remuant sa poêle, lui touche la main.) Choque ! mais vous me brûlez !

CATHERINE

Eh bien ! vous serez sûr qu'il est chaud. Et puis d'abord, qu'est-ce que vous venez feugner [1] par ici, bougre de popola [2] ! Allez donc à table.

Entre M. Duru.

SCÈNE IX

LES MÊMES, M. DURU

M. DURU

Elle a raison, venez vous mettre ici, près

(1) *Feugner* ou feigner : Remuer sans rien faire.
(2) *Popola :* homme qui se mêle de cuisine (qui touche au pot ?)

de moi, monsieur Loyal. Je n'ai pas fini mes explications.

TÉTÉ-LOYAL, à part.

Aïe !

M. DURU

Et je me suis juré que nous n'irions pas nous coucher avant que je ne vous aie converti à la Mutualité et que vous ne m'ayez souscrit une vingtaine d'actions.

TÉTÉ-LOYAL

Vingt actions ! Comme vous y allez !

M. DURU

Qu'est-ce que cela, pour un Crésus comme vous ?

Entre Lolo Loyal.

SCÈNE X

CATHERINE, VIRGINIE, M. DURU, TÉTÉ-LOYAL, LOLO LOYAL

LOLO LOYAL

Crésus ! je connais çà ! C'était un roi de

Lydie, qui avait des oreilles d'âne. Ah! ah! messieurs... Voici une bonne nuit de Noël pour se tenir au coin du feu, et manger une tranche d'oie, ou de boudin, en racontant des histoires du temps passé; de stupides histoires, à vrai dire, qui offensent le bon sens et la science moderne, mais qu'un homme d'esprit écoute encore avec indulgence, tout en s'abandonnant à la béatitude d'une molle et tiède digestion.

TÉTÉ-LOYAL

Hein! en sait-il, not' Lolo, et parle-t-il bien!

M. DURU, à part.

Oui; un peu du nez, aussi bien. (haut.) Vous mangez de bon appétit, monsieur l'avocat?

LOLO LOYAL

Oh! comme un oiseau, monsieur, comme un oiseau!... Le travail, les veilles, la préparation de mes procès et la fatigue des longues plaidoiries m'ont quelque peu abîmé l'estomac. — Il me faut une cuisine à la fois ... — comment dirai-je? — honnêtement bourgeoise et délicatement raffinée. C'est pourquoi je me suis résolu à prendre femme.

CATHERINE, à part.

Ma pauvre Jeannette! Voilà pourquoi il te veut : pour engraisser sa bourse et soigner son pot.

M. DURU

Ah! l'éloquence! quel prestige! quel pouvoir!... Mais tout le monde n'est pas également doué; et ce n'est que par de longues études, par d'opiniâtres labeurs... Autrefois, moi, je ne parlais pas si bien. Ainsi, tenez...

LOLO LOYAL

Oui, oui, je connais çà.

M. DURU, à part.

Il connaît tout! (haut.) Pardonnez-moi, l'éloquence politique...

LOLO LOYAL

Peuh! je ne pense pas que vous la compariez à la nôtre? Tourner une cause dans tous les sens, prendre des faits tout nus et les habiller de trente-six costumes différents, de façon à les faire paraître beaux s'ils sont laids, affreux s'ils sont admirables; persuader que le

blanc est noir ; faire d'un coquin un honnête homme et d'un honnête homme un imbécile ; pétrir la loi comme le boulanger pétrit sa pâte pour en faire un kouklouf ou un St-Nicolas[1] ; envenimer cent procès avec la piqûre d'une puce ; jouer avec les plaideurs jusqu'à ce qu'ils aient laissé entre vos pattes le dernier de leur poil, et les renvoyer contents et louant la justice de Dieu, voilà le beau et le difficile, voilà l'art véritable, *ars magna et admirabilis !*

TÉTÉ-LOYAL

Mon Dieu ! mon Dieu ! qu'il parle bien ! Comme y connaît son métier !

LOLO LOYAL, se levant.

Tandis que l'éloquence politique...

M. DURU, se levant.

Oh ! permettez...

LOLO LOYAL

Des mots, des mots !... Je connais çà ! A qui avez-vous à faire !... A un pauvre public de naïfs et d'ignorants qui vous écoutent bou-

(1) *Kouklouf :* gâteau alsacien. *St-Nicolas :* brioche découpée en forme de poupée et qui se fait pour la fête de ce saint.

che bée et qu'il s'agit non de persuader, mais d'éblouir.

M. DURU

Cependant...

LOLO LOYAL

Il n'y a qu'à les flatter avec quelques poignées de main et beaucoup de promesses, à leur parler d'un air entendu de leurs besoins, de leurs droits, et de votre dévouement... Demandez à l'un des nouvelles de ses cochons, à l'autre, de sa dame, faites ronfler quelques phrases sonores sur la patrie, sur les périls de la société, et sur l'excellence de nos institutions... voilà votre auditoire satisfait et tous ces niais suspendus à votre parole, comme une bande de goujons qui frétillent autour de l'hameçon !

M. DURU

Il n'y a qu'à... il n'y a qu'à... (il se rassied ; bas à Virginie) Ah ! il est assommant, il ne me laisse pas placer un mot

LOLO LOYAL, se rasseyant aussi.

Mais certainement ! Croyez-vous que je ne

connaisse pas çà ? (bas à son père) Quel bavard ! Il voudrait toujours parler.

TÉTÉ-LOYAL

Voyons, mes amis, vous n'allez pas vous disputer avant le dessert, je suppose ? De quoi s'agit-il, à bien réfléchir ? D'être malin et de mettre dedans, toi, not' Lolo, messieurs les juges, et vous, Duru, vos électeurs. Pas vrai ? Eh ben ?...

M. DURU, vaincu.

C'est vrai.

LOLO LOYAL

Parfaitement ! nous sommes d'accord.

Ils se relèvent et se tendent la main par dessus la table. Entrent à gauche Thiéry et Jeanne, les bras chargés de bouteilles.

SCÈNE XI

LES PRÉCÉDENTS, THIÉRY, JEANNE

TÉTÉ-LOYAL

Ah !... mes enfants, regardez, voici ce qui

délie le mieux la langue et qui entretient la meilleure amitié. Ouh ! les belles bouteilles !...

THIÉRY, à Jeanne.

Avez-vous pensé à remonter la clef de la cave ?

JEANNE

Comment l'aurais-je pu, mon père ? Je n'avais pas les mains libres.

THIÉRY

Méfiance ! Il faut vous dépêcher d'y retourner ; il y a un tas de galvaudeux qui voisent [1] par les chemins, surtout une nuit pareille.

CATHERINE

Eh ! tu ne vas pas forcer la petite à redescendre ? Depuis le matin qu'elle est sur pieds.

M. DURU, à part.

Si celui que je cherche était par là ? (haut)

(1) *Voisent :* Rôdent.

Ne vous dérangez pas : laissez-moi, je connais les aîtres.

VIRGINIE, à part.

Oui, oui, il cherche à s'esquiver pour retrouver ce gueux de forestier. (Haut, et retenant M. Duru par un pan de l'habit.) Mon petit homme, si vous bougez d'ici, je vous fourre dans ma poche.

THIÉRY

Allons, c'est bon, on ira tout à l'heure. Méfions-nous, et vivons dans l'espérance.

On entend chanter au dehors la chanson des coureuses de Loures (1).

TÉTÉ-LOYAL

Ah ! ah ! voici les coureuses de loures.

SCÈNE XII

LES PRÉCÉDENTS, JÉROME, STÉPHANIE,

JEUNES GENS ET JEUNES FILLES

Entrent successivement par le fond (droite) plusieurs

(1) *Loures :* veillées du soir autour de la cheminée. (Voir à la fin du volume l'air nº III.)

voisins et voisines, par groupes de deux ou trois. Jeanne va les recevoir ; ils entrent en chantant le deuxième couplet et font la révérence. Puis ils ôtent leurs manteaux blancs de neige, qu'ils secouent, rangent leurs sabots autour du foyer. Les femmes prennent de la braise qu'elles mettent dans leurs chaufferettes, et s'installent autour de la cheminée, filant ou tricotant.

THIÉRY

Allons, bonsoir, la jeunesse ! Arrangez-vous comme vous voudrez pour dailler [1] à votre aise ; on vous servira du vin chaud et du queugné [2] ; nous, les vieux, mettons-nous à table. (Jeanne se mêle au jeunes gens. Catherine tout en servant, s'assied de temps en temps au coin de la table à droite de Thiéry.)

LOLO LOYAL, sentencieusement.

De bon boudin est bon.

TÉTÉ-LOYAL

Eh bien, voyons, où est donc M. Duru ? Ah ! mon gaillard, est-ce que vous croyez toujours compter au régiment des jeunes gens ! Comment, cousine Virginie, vous laissez votre

(1) *Dailler* : conter des histoires.

(2) *Queugué* : brioche qui se fait au moment de Noël et que chaque parrain est tenu de donner à son filleul.

homme regarder comme çà sous le nez des jeunes filles, pour voir si la barbe leur pousse ?

VIRGINIE, tirant son mari par le bras.

Tu n'es pas honteux... que tout le monde t'attend !

M. DURU, absorbé, à part.

Je n'ai pas pu reconnaître le forestier, parmi tous ces gens-là.

TÉTÉ-LOYAL

Est-ce que vous avez perdu quelque chose ?

M. DURU

Moi ? oui... Du moins, non... du moins, oui... Rien !

TÉTÉ-LOYAL, à part.

Il a quelque chose, ce gaillard-là ; faut le surveiller. (Haut.) Nonon Thiéry, vous savez si Tété-Loyal est un flatteur : eh bien je vous dis que voilà un boudin qui vaut son pesant d'or... (à M. Duru) son pesant d'or, je vous dis ! et je n'ai pas peur du démenti.

THIÉRY

C'est not' demoiselle qui l'a fait.

LOLO LOYAL, la bouche pleine.

Ma foi, mademoiselle, on dit qu'on n'attache pas son chien avec des saucisses ; mais je connais plus d'un mari qui ne résisterait pas à des chaînes aussi... suaves que celles-là !

CATHERINE, à part regardant Lolo Loyal qui se bourre.

Le voyez-vous, le gribouilleur d'encre, qui mange «comme un oiseau, comme un oiseau !..» Comme l'oiseau de Saint-Luc, oui !

TÉTÉ-LOYAL, à M. Duru.

Qu'est-ce qui vous manque ? c'est-y une fourchette ou un couteau ? — Catherine !

M. DURU

Non, non ; ne vous dérangez pas, Catherine ! J'ai tout ce qu'il me faut.

VIRGINIE

Hé bien, alors, reste donc un peu tranquille, que tout le monde est occupé après toi ! (Elle le pince.)

M. DURU

Aïe !...

TÉTÉ-LOYAL

Et quel vin blanc !

THIÉRY, modestement.

C'est un p'tiot vin, mais méfiance !... près de l'âtre, j'ai du 34 qui chauffe ; vous m'en direz des nouvelles.

TÉTÉ-LOYAL, avec componction.

Du 34 !... Hein, qu'en dites-vous ?

M. DURU

Oui, oui...

TÉTÉ-LOYAL, à part.

Fais le distrait, mon fi, j'ai l'œil sur toi !

Pendant cette scène, on entend chuchoter les jeunes gens qui sont groupés, devant la cheminée, autour de Jérôme occupé à conter à mi-voix une histoire. A ce moment, rumeur plus forte, cris étouffés de surprise et de frayeur chez les jeunes filles, dénégations et rires chez les garçons.

JÉROME, élevant la voix.

Si ce n'est pas vrai, que ma grand'mère cuise en enfer! Alors Jean de l'Ours leva sur le sotré sa canne de six cents livres... (il achève le récit plus bas.)

M. DURU, inquiet.

Qu'est-ce qu'ils ont à crier? Il y en a un qui parle tout le temps...

TÉTÉ-LOYAL

C'est le conteur de fables. Est-ce que vous seriez jaloux de lui, M. Duru! A votre santé!

M. DURU

Mais qu'est-ce qu'il leur raconte? (Il veut se lever.)

VIRGINIE, le tirant d'un côté.

Reste-là!

TÉTÉ-LOYAL, le tirant de l'autre.

Restez-là! — Des boides [1]; quelque histoire du temps passé, sans doute, où il est

(1) *Boides :* mensonges.

question de revenants, de sorciers et de loups-garous. Ça vous intéresse donc, les loups-garous ?

THIÉRY

Jeanne, verse-nous le 34. (Jeanne se détache du groupe des jeunes gens et vient servir les invités à la ronde.)

LOLO LOYAL

Peut-on croire encore à de pareilles sornettes ! Des revenants, des loups-garous, des esprits !... C'est en vain que l'on s'efforce de répandre les bienfaits de l'instruction au sein de ces campagnes arriérées. Il y a encore beaucoup de nos paysans qui croient aux sorciers et qui ont peur des fantômes ! Quelle pitié !... (A Jeanne qui lui verse à boire) Servi par la main des Grâces, mademoiselle !... (Il boit d'un trait et s'étrangle.)

TÉTÉ-LOYAL

Hein, nonon, comme il lui a tourné ça !

VIRGINIE

Le fait est qu'il n'a pas sa langue dans sa poche !... (A part, regardant Lolo Loyal avec un com-

mencement d'admiration.) Il parle bien, encore mieux que M. Duru !

TÉTÉ-LOYAL

Tiens, c'est M. Duru qui a la fin de la bouteille; il faudra la lui faire payer. Hé bien, nonon, qu'est-ce que vous nous donnez, après ça? une goutte de brelâ [1], neume, pour faire descendre le boudin.

THIÉRY

Goûtez-moi ça, M. Tété !

TÉTÉ-LOYAL, buvant.

Mais ce n'est mie du brelâ ?

THIÉRY

Méfiance! c'est une liqueur de ménage.

TÉTÉ-LOYAL

Ah ! les liqueurs de ménage ! il n'y a que çà de bon. Et puis, on ne sait plus en faire qu'au village. Je parie que c'est la demoiselle qui l'a préparée? Ah! elle est fameusement bonne!...

(1) *Brelâ :* eau de vie.

C'est une recette de la maman bien sûr ? La pauv' sainte femme!... Faudra me la donner, vois, ma fille, que je la rapporte à maman Loyal. Ah! vous savez déjà faire des bonnes gourmandises comme ça ? — Dame, nonon, la voilà bonne à marier ! (Eclats de rire dans le groupe des jeunes gens). Qu'est-ce que vous riez? C'est drôle, ces jeunesses-là, elles se mettent toutes à rire, quand on leur parle mariage... Ah ! vous savez, nonon ? je vous l'ai déjà dit : quand vous voudrez, j'ai votre affaire... Vous savez bien qui je veux dire, hein ? il n'est pas loin de nous...

CATHERINE, à part.

C'est donc là ce qu'il complotait, le vieux filou ! Attends un peu ! (Haut.) Eh ben, eh ben, on ne chante donc plus, la jeunesse ! Faudra-t-il qu'on vous donne l'exemple? Vous n'allez pas m'obliger à chanter, à mon âge ?

TÉTÉ-LOYAL

Et pourquoi pas, Catherine ? Allez-y donc ! Il n'y a plus que les vieux pour être jeunes.

CATHERINE

Je n'ai plus guère de voix... Mais ça ne fait

rien ! Puisque vous parliez tout à l'heure de mariage, M. Loyal, en voici une du vieux temps, qu'on chantait encore quand j'étais petite fille. (Elle chantonne sans accompagnement.)

Ecoutez, jeunes fillettes,
Jeunes fill's à marier,
Prenez garde à c'que vous faites
Avant de vous fiancer.
C'est un lien si serré
Qu'on n'saurait le délier.

TÉTÉ-LOYAL, l'interrompant

Elle n'est pas gaie, vot' chanson ! Est-ce qu'il y a encore beaucoup de couplets comme ça ?

CATHERINE

Enco' quatre.

TÉTÉ-LOYAL

Hé bien, arrêtez-vous là ! Vous nous porteriez en terre avec votre air d'enterrement. Comment ? y a pas un de ces jeunes gens qui sache un Noël de notre vieux patois ?

LES JEUNES GENS

Si, si, Christophe !

CHRISTOPHE

Je vas chercher si je me rappelle...

M. DURU, à part.

Il faut absolument que je m'esquive... L'heure passe et le forestier doit se lasser de m'attendre. Voici le moment, pendant qu'ils écouteront la complainte... La musique rend Virginie rêveuse.

TÉTÉ-LOYAL

Eh bien, ça vient-y ?

CHRISTOPHE

Voilà ! (Il entonne le Noël lorrain. « *Corez, bergers, corez tertus* [1] » accompagné par une clarinette. — Pendant qu'on l'écoute, M. Duru profite de ce que l'attention de Tété-Loyal, occupé à boire, et de Virginie, absorbée par la chanson, se détourne de lui, pour se glisser jusqu'à la porte de l'écurie (à droite), l'entrouvrir sans bruit et se faufiler au dehors. Au bout de quelques minutes, pendant lesquelles Christophe continue ses couplets, on entend le bruit d'une chute; puis M. Duru reparaît brusquement par la même porte, pâle, les vêtements en désordre et souillés de boue. Christophe s'interrompt.

(1) Voir à la fin du volume l'air n° 5.

JEANNE, *effrayée.*

Ah mon Dieu ! Monsieur Duru... Que lui est-il arrivé ?

VIRGINIE

Qu'est-ce que tu as ? D'où viens-tu ?

M. DURU

Ce n'est rien... un faux pas !

VIRGINIE

Sainte Vierge ! quel bonheur que je lui aie fait changer sa capote ! Le voilà tout voindré [1].

TÉTÉ-LOYAL

Mais aussi, qu'est-ce que vous alliez faire dans l'écurie ?

VIRGINIE

Oui, qu'est-ce que vous alliez faire ! Est-ce que je ne vous avais pas défendu ?...

(1) *Voindré :* souillé.

M. DURU

Ecoute, Virginie, enfin, il fallait bien...

VIRGINIE

Non!

TÉTÉ-LOYAL

Non!

TOUS

Non, non!

M. DURU, se débattant.

C'est le vin blanc, là! — Mon pied a buté contre un obstacle... je crois bien que je suis tombé entre les pattes d'une vache. J'aurai des bleus... Ça ne fait rien... (A part.) Mais au fond, ce qui m'est arrivé est étrange, bien étrange!..

VIRGINIE, à part.

Il ment, je le connais... Il devait chercher quelqu'un.

TÉTÉ-LOYAL, à part.

Mon gaillard, je voudrais bien tirer au clair ta conduite.

THIÉRY

Méfiance ! la porte en dehors est-elle bien fermée ?

VIRGINIE

Laissez-moi faire ; je vais voir.

TÉTÉ-LOYAL

Pardi, il ne sera pas dit qu'on vous laisse aller toute seule, belle dame !

LOLO LOYAL

Je vous accompagnerais bien, si je savais où sont mes lunettes... (Il les a sur le front. — Au moment où Virginie et Tété-Loyal, suivis par quelques-uns des personnages, s'avancent devant la porte de l'écurie, il en sort un meuglement retentissant et prolongé. Tous reculent.)

TÉTÉ-LOYAL, après un temps.

Mâtin de mâtin ! voilà une bête qui beugle comme un homme !

LOLO LOYAL, inquiet.

Ça n'est pas naturel...

THIÉRY

Je vous disais bien qu'il fallait se méfier... Le diable soit des femmes!... C'est peut-être quelque rôdeur qui s'est introduit là! (Il s'avance vers la porte.)

CATHERINE

N'avancez pas!

THIÉRY

Pourquoi ça?

CATHERINE

Si c'était... le Sotré?

TOUS

Le Sotré! (Nouveau mouvement d'hésitation et de recul.)

CATHERINE

Ou quelque sorcellerie?... C'est la nuit de Noël; on dit que les bêtes parlent...

THIÉRY

Nous verrons bien! Donnez-moi mon bâton.

Au moment ou il pousse la porte, il sort un nouveau meuglement, puis aussitôt une voix lente et caverneuse (celle de Remy déguisée) prononce ces paroles :

« Thiéry, not' maître, au lieu de chasser le Sotré dans ton écurie, comme Duru chassait le Darou dans le bois, tu ferais mieux de mettre à la porte tous les filous qui te grugent. »

Mouvement de stupeur et silence. Lolo Loyal se glisse sous la table.

TÉTÉ-LOYAL

Ma fi. nonon, si ce ne sont pas les bêtes qui parlent, m'est avis que ce sont elles qui écoutent !

THIÉRY

J'en aurai le cœur net. (Il ouvre résolument la porte en brandissant son bâton. Rémy en sort aussitôt, suivi d'Emile ; il est visiblement éméché, Emile complètement gris. Celui-ci, poursuivi par sa mère, se faufile à travers les personnages, et va, pendant la scène suivante, s'affaler à la table, d'où il s'efforce de faire sortir à coups de pieds Lolo Loyal accroupi.)

CATHERINE, à part.

Ah le grand fou ! Les voilà dans un bel état !... Gare les bêtises !

SCÈNE XIII

LES PRÉCÉDENTS, RÉMY, ÉMILE

RÉMY

Eh bien, quoi donc, mon oncle? On ne peut plus s'amuser en famille, une nuit de Noël? Vous ne m'attendiez pas: c'est moi la surprise... Figurez-vous que vous m'avez trouvé dans votre sabot!

TÉTÉ-LOYAL

Fi! tu n'as pas honte, mauvais gamin, de venir faire tes farces au milieu de gens respectables!

RÉMY, riant.

Ah ah! Tété-Loyal! Ce serait donc la première fois que des gens respectables auraient consenti à s'asseoir à la même table que toi.

CATHERINE, à part.

Il a donc trouvé quelqu'un pour lui dire son fait!

TÉTÉ-LOYAL

Lolo, mon enfant, entends-tu comme on me traite?

LOLO LOYAL, sortant de dessous la table.

Restez calme, papa ! Nous lui intenterons une action en diffamation et outrages et nous nous porterons partie civile. Les témoins ne nous manqueront pas.

RÉMY

Ah ! tu es là, l'avocaillon ! Où étais-tu caché ? C'est vrai, tu bats monnaie avec les injures que vous empochez, toi et ton honnête homme de père... Compliments, mon oncle, sur le gendre de votre choix !

M. DURU

Il est ivre !

RÉMY

T'as peut-être bien raison, indomptable chasseur de Darou ! Mais c'est ta faute ; t'as pas été exact ; fallait bien se réchauffer là-dedans, en t'attendant. Tu n'y tenais donc pas, à ta quittance ? (Il agite un papier devant Duru qui

se précipite pour le saisir.) L'heure est passée, à bas les pattes ! (Il grimpe sur la table, secouant toujours le papier et éloigne Duru du bout de sa canne, quand celui-ci veut grimper.) Tu ne l'attraperas pas Nicolas ! — Tu vois pour un homme ivre, je suis encore assez leste !

M. DURU, aux jeunes gens.

Aidez-moi donc, au lieu de rire, tas d'imbéciles !

JEANNE, retenant Thiéry.

Mon père, je vous en prie !...

VIRGINIE

C'est un scandale pour le village !

RÉMY

Ah ah ah ! Sainte vertu !... Voilà que je scandalise la bonne Virginie ! C'est vrai... le village ! Il y avait longtemps que tu n'en avais parlé. Vous en avez plein la bouche, tas de citadins que vous êtes ! mais vous l'avez planté là, et vous avez bien soin de rester à la ville pour y faire vos coups. On ne vous voit pas chez nous, quand il s'agit de travailler.

Il n'y a que les jours de fête et de godaille [1] qui vous ramènent... Tu viens nous caresser, Virginie, pour qu'on te porte gratis le lait, le beurre, les œufs, un biqui [2] par ci, un poulet par là, en paiement des services que tu te vantes de rendre. Toi, Duru, tu flattes le paysan parce que tu espères...

M. DURU

C'est un mensonge!

RÉMY

Silence, l'orateur! C'est moi qui pérore aujourd'hui!... Parce que tu espères escroquer ses voix et l'abuser assez, avec ton bavardage, pour obtenir les honneurs et les profits. (Quelques jeunes gens applaudissent et crient : Bravo!) Vous, les... Déloyaux, vous les flattez pour gruger les quelques sous enfouis au fond des bas de laine; vous les excitez, avec votre air bonhomme et vos propos familiers, contre toutes les nouveautés utiles, afin d'endormir leur défiance contre vous-mêmes; et quand vous les aurez dupés...

(1) *Godaille :* réjouissance.
(2) *Biqui :* Chevreau.

THIÉRY, s'arrachant des mains de Jeanne.

Allons ! en voilà assez ! va cuver ta cuite dehors ! Si tu n'étais pas saoûl, je te corrigerais avec ma trique !

RÉMY

Ah ! vous voulez votre paquet aussi, mon oncle ? Vous allez l'avoir.

THIÉRY, levant son bâton.

Gueux !

RÉMY, le désarmant d'une parade.

Voyons, voyons ! Vous n'êtes plus d'âge à lutter avec moi.

THIÉRY, aux jeunes gens.

Chassez-le !

JÉROME

Bah ! laissez-le donc prôquer [1] ! Puisqu'il a bu un coup de trop, ça n'a pas de conséquence.

(1) *Prôquer* : lancer des défis d'ivrogne. (Pour provoquer ?)

RÉMY

Vous êtes le défenseur des vieux usages et vous avez sans cesse à la bouche le mot de méfiance. Pourtant, vous faites votre compagnie de ces citadins. Ils vivent à vos dépens sans vous rendre aucun service, en attendant que vous soyez assez simple pour vous laisser dépouiller entièrement par eux.

TÉTÉ-LOYAL et M. DURU

Ne le croyez pas, nonon!

RÉMY

Vous ne m'arrêterez plus, et j'irai jusqu'au bout. Vous considérez la ville comme un lieu de perdition où la jeunesse doit mal tourner ; pourtant vous y envoyez ce gamin, à qui j'ai laissé boire un peu trop d'eau-de-vie, ce soir, parce que c'était fête, et que vous avez condamné, vous, à absorber tous les jours de sa vie, un poison aussi dangereux. Ne serait-il pas bien mieux à travailler la terre et à cultiver des champs... auxquels il a droit! Car Émile est votre fils : je le sais, moi !...aussi vrai que celle que vous traitez en servante et qui,

depuis des années, se dévoue pour vous, est sa mère. (Mouvements de surprise. Thiéry recule.)

CATHERINE

Ah ! le malheureux ! qu'est-ce qu'il dit là ?

ÉMILE, essayant de se lever et retombant.

Ah, veinealors !... Papa, viens m'embrasser !

RÉMY

J'ai tout appris : vous l'avez délaissée, après l'avoir rendue mère, pour épouser une héritière.

CATHERINE, vivement.

Il n'en savait rien, vois-tu ! Quand j'ai vu qu'il en courtisait une autre, j'ai fait la fière, je le jure, et je n'ai rien dit.

RÉMY

Parceque tu le connaissais déjà, ma pauvre Catherine ! Et quand il a perdu sa femme, il est venu ici t'offrir de diriger sa maison, non de réparer le mal qu'il avait fait. Les voilà, les gens respectables, qui me reprochent de leur manquer d'égards !

THIÉRY, les yeux fixés à terre, va s'asseoir dans un coin.

JEANNE

Rémy, vous en avez dit plus que vous n'en deviez dire. Allez vous-en!

RÉMY, ironiquement.

Belle cousine, ça vous chagrine peut-être de penser qu'il faudra partager l'héritage?

JEANNE, embrassant Catherine.

N'étais-je pas habituée à traiter celle-ci comme une mère! Si Dieu me donne un frère, je saurai aussi bien l'aimer. — Mais ce n'est pas à vous, qui m'outragez, à me demander des comptes. Je vous ai juré que je n'épouserais jamais un ivrogne: qu'êtes vous devenu depuis ce jour?

RÉMY, sautant en bas de la table.

Réponds d'abord, toi! Qu'es-tu devenue, ce jour-là même. Tu as...

JEANNE

Allons! parlez! osez dire ce que vous avez cru de moi,

RÉMY

Ce n'est pas moi qui t'accuse, c'est celui-ci! (Saisissant M. Duru au collet.) Allons ! oui, parle, c'est le moment! Voilà assez longtemps qu'on attend que tu t'expliques... Est-ce que tu n'as plus de salive, quand ton moulin à paroles pourrait rendre service, une fois par hasard?

M. DURU, suffoqué.

Je ne peux pas parler, si on m'étrangle! — Je n'ai accusé personne. J'ai dit... comme dans une certaine pièce, ...que j'avais trouvé un mouchoir.

RÉMY

Oui, mais tu prétendais que celle à qui il appartient s'était sauvée, après s'être laissée prendre plus de vingt baisers par un homme. Eh bien, la femme, on sait qui c'est... Mais l'homme, tonnerre! l'homme, où donc est-il?

ÉMILE, se soulevant.

Le grand Sagard est un bon garçon... Il m'a payé à boire... Il m'a retrouvé un père d'Amérique, avec un patrimoine... Je ne veux pas

qu'on le fasse bisquer [1]. C'est moi qui étais derrière les sapins ! Celle qui était avec moi, c'était pas la Jeanne, bien sûr !... c'était pas ma sœur ; c'était, c'était... (Il cherche du doigt parmi les assistants).

CATHERINE, lui mettant la main sur la bouche.

Ça suffit, en voilà assez !

VIRGINIE

Oui, oui, enmenez-le coucher, Catherine ! il en a besoin...

Catherine sort avec Emile au fond, côté droit.

SCÈNE XIV

LES PRÉCÉDENTS, MOINS CATHERINE ET ÉMILE

RÉMY, se jetant aux genoux de Jeanne.

Jeanne ! Jeanne ! j'ai été fou !... J'ai eu la tête perdue. Me pardonneras-tu ?

Jeanne sans lui répondre se cache la figure entre les mains et sort en pleurant.

(1) *Bisquer :* enrager.

RÉMY, saisissant sur la table une bouteille d'eau-de-vie.

Que tu aies pitié de moi, à la fin, ou que tu restes inexorable, cette fois, je le jure, jamais une goutte d'eau-de-vie ne m'entrera dans le corps ! (Il brise la bouteille, et sort au fond à gauche. Jérôme, Stéphanie et tous les voisins se retirent derrière lui.)

SCÈNE XV

THIÉRY, TÉTÉ-LOYAL, VIRGINIE, M. DURU

TÉTÉ-LOYAL

Ah ! le massacre ! Du bon marc de nonante neuf, de l'autre siècle !... et qui n'est pas à lui encore ! — Qu'en pensez-vous, nonon ?

THIÉRY, sortant de sa rêverie.

Demain ma fille acceptera votre fils pour mari, ou elle quittera la maison. — Donnez-moi cette procuration que je la signe.

TÉTÉ-LOYAL, tirant son portefeuille.

Enfin, nonon ! voilà une bonne idée... Sitôt pris, sitôt pendu !

M. DURU, pensif, à part.

Alors, qui donc était-ce?... — En tous cas, ce n'était pas Virginie... Virginie sent le musc.

VIRGINIE

Fi! le peut [1] homme qui dénonce les dames! (Elle le pince.) Voulez-vous bien demander pardon!

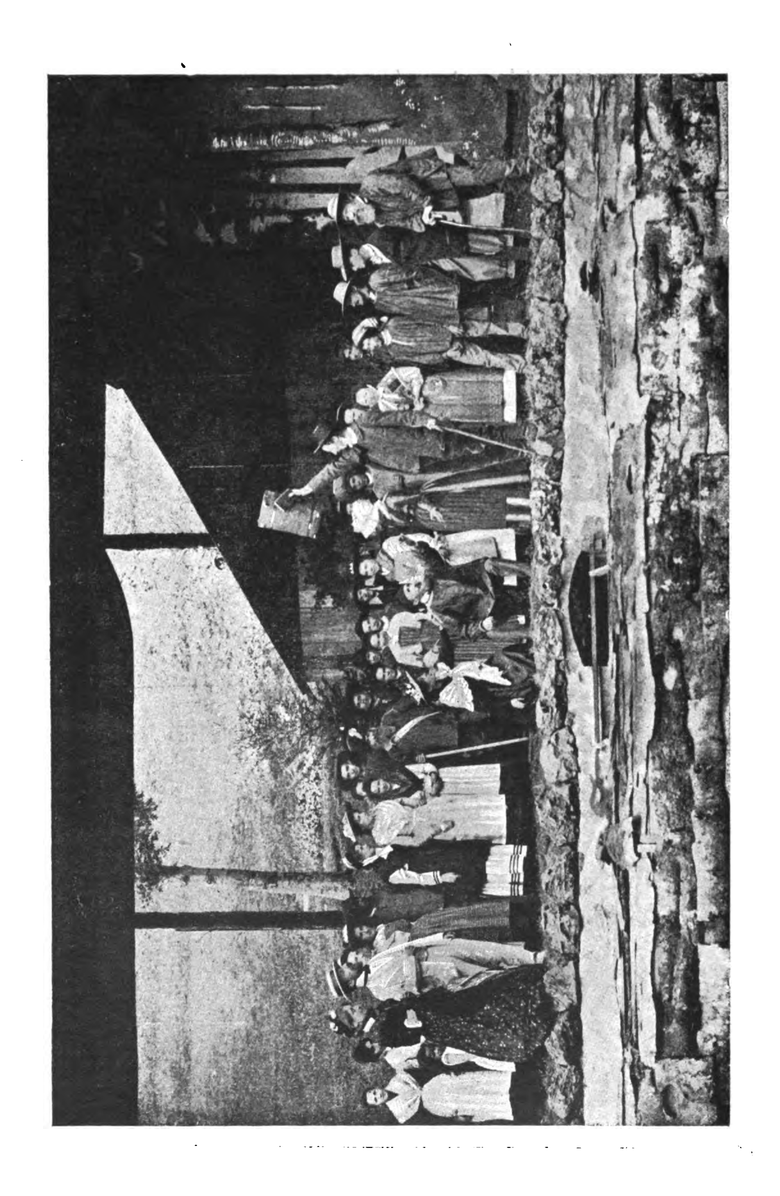
M. Duru, joint les mains d'un air suppliant.

Rideau.

(1) *Peut* : vilain.



10



ACTE III

Devant la maison de Thiéry. Au milieu de la scène, une fontaine. A droite et à gauche se dressent d'autres fermes, dont on ne voit que des pans. — Une bande de jeunes filles et de garçons, conduite par Stéphanie et Jérôme, est occupée à planter un arbre de Mai enrubanné devant la porte qui, ainsi que les fenêtres, reste d'abord hermétiquement close. — Musique.

SCÈNE I

JÉROME, STÉPHANIE, GARÇONS ET FILLES puis CATHERINE

Stéphanie et Jérôme accompagnés au refrain par le chœur, chantent tour à tour, l'air : *Quant le Mai vient à la ville* [1], pendant que les garçons plantent l'arbre et que les filles y attachent des rubans et des guirlandes.

CATHERINE, apparaissant sur la porte.

Ah ! mes pauvres enfants ! Je ne suis pas la

(1) Voir à la fin du volume l'air n° VI.

maîtresse! Je ne puis rien vous donner tant que le Nonon ne vous aura pas reçus. Il est regardant, vois, et je n'oserais pas sans sa permission...

JÉROME

C'est bon Catherine, nous te ferons bien crédit. Nous repasserons quand le maire sera visible.

CATHERINE

Ah! si not' pauv' demoiselle était là!... c'est elle qui vous en donnerait, des œufs et des noisettes... Mais elle est partie : on lui faisait la vie trop dure ici !

STÉPHANIE

Avez-vous de ses nouvelles, Catherine?

CATHERINE

Ma fî non. Ces méchants corbeaux de loi conseillaient bien à son père de la reprendre aux chères sœurs du pensionnat, vu qu'elle n'est pas majeure. Mais le Nonon, qui est pourtant bien hardi, n'a pas osé.

STÉPHANIE

C'est tout de même dommage !...

CATHERINE

Ah ! taisez-vous...

JÉROME

Nous repasserons, Catherine. (Ils sortent à gauche en chantant.)

CATHERINE, seule.

Il n'y en a pas une dans toutes celles-là, qui valût le bout de son petit doigt !

SCÈNE II

CATHERINE, LE BANVOIE

LE BANVOIE, entrant à droite.

Eh eh ! Catherine, où est le temps où nous étions jeunes, que nous chantions et dansions les trimazos ? Allez donc chanter maintenant : les tournées de nuit m'ont enrhumé pour toujours.

CATHERINE

Encore les tournées de goutte, Jean-Pierre.

LE BANVOIE, désignant ses jambes.

Allez donc danser avec des fieutots [1] comme ça, des vrais piliers de château-branlant : les rhumatisses, contractés à guetter les délinquants !..

CATHERINE

C'est pas la faute aux jambes, voyez-vous, Jean-Pierre.

LE BANVOIE

Et à quoi donc?

CATHERINE

Aux culottes.

LE BANVOIE

Vous êtes encore une mauvaise langue, vous, la Catherine ! — Eh ben, voyez-vous malgré les jambes, on est encore vert.

(1) *Fieutots* : flûtes.

CATHERINE

Bah !

LE BANVOIE

On a encore le cœur chaud.

CATHERINE

Je ne dis pas.

LE BANVOIE

Dites donc, Catherine, vous avez dû vous faire une bonne bourse chez nonon Thiéry ?

CATHERINE

Est-ce que vous l'auriez trouvée ?

LE BANVOIE

Savez-vous, Catherine, que j'ai mis de côté, moi aussi ? On a ses petits revenant-bon, comme banvoie, où le maître d'école ni le percepteur n'ont à mettre leur nez.

CATHERINE

Ni moi le mien. (Elle veut rentrer.)

LE BANVOIE

Attendez un peu ! que vous êtes donc pressée ! La commune qui est riche pourrait bien m'augmenter, depuis vingt ans que je la sers, surtout si vous en touchiez deux mots à M. le maire.

CATHERINE

Le Nonon m'a prise pour faire cuire son pot et pas pour faire marcher sa mairie. (Elle veut rentrer.)

LE BANVOIE

Attendez voir! — Dites donc, vous rappelez-vous, Catherine, quand on nous a dônés tous les deux, l'an dernier?

CATHERINE

Ah oui! une fameuse sottise que j'ai faite, ce jour-là ! Tous nos malheurs sont venus de ces brandons d'enfer.

LE BANVOIE

Qu'est-ce que vous en diriez?

CATHERINE

De quoi ?

LE BANVOIE

Eh ben, de leur donner raison !

CATHERINE

Vous êtes fou ? — Et le Mimile?

LE BANVOIE

Oh ! il est tout élevé, maintenant, il peut gagner sa vie. Il ne me gêne pas.

CATHERINE

Mais vous ne savez donc pas ce qu'on raconte à propos du Nonon ?

LE BANVOIE

Eh ben quoi ? Nous ne sommes plus des jeunesses ni l'un ni l'autre. Faut pas que ces ravottes-là vous gênent. D'ailleurs, si vous voulez, nous quitterons le village: M. Tété-Loyal m'a offert une place à la ville.

CATHERINE

Vous aussi ! — Tenez Jean-Pierre, vous êtes

encore plus bête que les autres, et si vous n'aviez que ça à me dire...

LE BANVOIE

Non, j'étais venu pour autre chose... (Il réfléchit.) Ah! c'est vrai ; j'avais une commission pressée pour M. le maire.

CATHERINE

Il paraît qu'elle pouvait attendre tout de même! On ne peut pas voir le maire maintenant.

LE BANVOIE

C'est bon, je repasserai. — Vous savez, réfléchissez, Catherine. Faut pas avoir honte de revenir sur ce qu'on a dit.

On entend chanter au dehors : *Un beau monsieur avons trouvé* (1). Entre au fond Emile, suivi des joueurs et joueuses de Mai, et conduisant un cheval attelé à une herse.

(1) Voir l'air n° VII.

SCÈNE III

CATHERINE, LE BANVOIE, ÉMILE, JÉROME, STÉPHANIE, GARÇONS ET FILLES

ÉMILE

Non, c'est bête !

STÉPHANIE

On ne passe pas, joli garçon !

ÉMILE

Laissez-moi donc !

JÉROME

Paye ! paye ! Que payes-tu pour ton passage ?

ÉMILE

Là ! voilà mon cheval lâché...

STÉPHANIE

Elle connait le chemin, votre bête !

ÉMILE

Eh bien, puisqu'il faut qu'on s'exécute, je vais vous payer un baiser, si vous voulez.

STÉPHANIE

C'est de la fausse monnaie ; je ne prends pas les sous étrangers.

ÉMILE

Tant pis ! tu l'auras pour rien. (Il veut la saisir.)

LE BANVOIE

Attendez ! attendez ! ne nous gênons plus. J'vas verbaliser, moi ! (Les jeunes filles se dispersent. Emile court après son cheval.) Eh ben, eh ben ? On ne m'arrête pas, moi ? On ne me jette pas de rubans.

JÉROME

Mon pauvre Jean Pierre, tu sais, t'es pas un joli jeune homme !

LE BANVOIE, frisant sa moustache.

Je l'ai-z-été ! — Allons, les fillettes, une fri-

cassée à ce vieux museau. (Eclats de rire et nouvelle fuite.) Une fricassée, ou je verbalise ! (Il sort au fond en poursuivant les jeunes filles qui se dispersent. Catherine est rentrée dans la maison.)

SCÈNE IV

ÉMILE, seul.

ÉMILE, tout en s'occupant à dégarnir son cheval qu'il a ramené sur le devant de la scène.

Ah ! les sottes filles, avec leurs manières de villageoises ! Encore un mois de cette vie-là et je serai devenu un sauvage comme eux. Mes mains qui étaient si blanches, les voilà toutes rouges ; mes pauvres ongles, si Virginie les voyait ! (Soupirant.) Ah ! Virginie !Toute la journée on me rudoie : « méfiance !... feignant !...» Et il paraît que ce vieux grognon est mon père ; c'est le grand Sagard qui l'a dit. Mais quand je veux la-dessus en demander plus long à maman, elle me répond par une torgnole. Comment en être sûr ? — Il n'y avait que Jeanne, ici, qui me rendait la vie supportable ; la voilà partie ! On voulait la forcer à épouser

ce grand bavard d'avocat et à jouer je ne sais quelles malices à son cousin. Elle a mieux aimé quitter la maison. — Ah ! je l'envie. Elle est à la ville !... (Il pousse son cheval au fond. Entre à gauche, Rémy.)

SCÈNE V

RÉMY, CATHERINE, ÉMILE PUIS JÉROME ET STÉPHANIE AVEC LE CHŒUR.

RÉMY, allant frapper à la porte.

Catherine ! (Catherine apparaît.) Nonon Thiéry a reçu la dépêche, n'est-ce pas ?

CATHERINE

Quelle dépêche ? Non, je n'ai rien vu. — Tu as l'air bien affairé, mon fî. Est-ce comme ça que tu nous dis bonjour ?

RÉMY

Comment ! C'est impossible ! — Mais alors, j'arrive trop tard, peut-être...

CATHERINE

Ah ! mon Dieu, qu'y a-t-il ? Comme te voilà retourné ! — Est-ce que Jeannette ?...

RÉMY

Non ! Jeanne va bien. Je le sais, je viens de la ville. Mais c'est la fortune de son père qui est bien malade, j'en ai peur... Tout dépend d'un mot : le vieux fripon, Tété-Loyal, n'est-il pas ici ?

CATHERINE

Ah si ! il est encore là, par grand malheur ! Depuis une heure, il est enfermé avec le Nonon dans sa chambre ; ils m'ont presque mise à la porte. Ce qu'ils trafiquent ensemble, le diable le sait, car Thiéry m'a ordonné rudement de ne le laisser déranger par personne...

RÉMY, lui sautant au cou.

Viens que je t'embrasse, ma vieille Catherine ! — Encore ! — Voilà une nouvelle qui vaut bien deux baisers !

CATHERINE

Eh bien, qu'est-ce qui te prend ? Tu deviens

fou ? Ça te fait plaisir, à présent, que ce vieux coquin occupe la place auprès du père, quand on t'a chassé de la maison et que la fille en est partie ?

RÉMY, joyeusement.

Écoute ! Il est venu pour le voler ; avant ce soir, il veut le ruiner jusqu'au dernier sou, Catherine, jusqu'au dernier sou !

CATHERINE

Ma foi, ça ne me surprendrait pas ; mais je ne te croyais pas assez rancunier pour en rire.

ÉMILE, à part.

Eh bien, à la bonne heure ! Si la nouvelle est vraie me voilà tout de suite fixé sur l'héritage !

RÉMY

Je n'ai pas le temps de vous conter l'affaire en détail. En deux mots, le brave Tété-Loyal est sur le point de passer la frontière avec tout l'argent de Thiéry ; ses affaires sont au plus

bas ; toutes ses malices et ses entreprises véreuses n'ont servi à la fin qu'à le ruiner lui-même, avec tous ceux qui lui confiaient leurs sous. Certaines manigances qu'il a faites en se servant de mon nom pour tromper Nonon Thiéry m'ont donné l'éveil. J'ai découvert le beau coup qu'ils préparaient ensemble, [l'un pour faire croire que j'étais ruiné, l'autre pour profiter de ma prétendue faillite. Thiéry a vendu secrètement la plus grande partie de ses terres, il a signé des billets que Loyal était chargé de négocier. Mais jusqu'alors, le vieux Méfiance hésitait à se défaire de son bel argent entre les mains de son compère. C'est aujourd'hui que celui-ci devait l'y décider.] En ce moment le brave Tété est en train de dépouiller sa victime avec ses bonnes grosses mains noueuses. Dès qu'il aura les écus et les papiers, vous le verrez se sauver comme un voleur, — qu'il est ! Seulement, au lieu de redescendre vers la vallée où il risquerait de rencontrer les gendarmes, c'est la route d'Alsace qu'il va prendre, et le tour est joué !

CATHERINE

Mais c'est indigne ! il faut l'arrêter le filou !

RÉMY

Bien sûr! et c'est pour cela que j'ai couru chez le procureur. Je l'ai mis au courant de l'affaire; il a résolu d'arrêter immédiatement notre homme, dont il connaissait déjà les escroqueries. C'est cet ordre d'arrestation qui a été adressé au Nonon lui-même et qui devrait être arrivé. Comment se fait-il que la dépêche ne soit pas là encore? je l'ai vue écrire devant moi.

ÉMILE

Bah! vous n'avez pas besoin d'attendre le messager... Il n'y a qu'à avertir...

CATHERINE

Qui?

ÉMILE, timidement.

Eh bien... papa!

CATHERINE

Tiens, polisson! (Elle le gifle.) Est-ce toi qui iras parler au Nonon quand il aura les oreilles tout étourdies encore par ce madré fouinard.

ÉMILE, à part.

J'ai bien la gifle: mais pas le renseignement.

RÉMY

Oui, c'est aussi ce que je crains. L'oncle est si entiché de celui qui le vole et si désireux de se venger de moi qu'il n'écouterait rien de ce que nous pourrions lui dire.

CATHERINE

Et pendant que nous serions là à discuter, le vilain oiseau aurait bientôt fait de nous filer entre les doigts.

RÉMY

Il faut absolument le retenir ici jusqu'à l'arrivée de la dépêche. (Aux joueurs et joueuses de Mai qui se sont peu à peu rapprochés de lui pour l'entendre.) Ecoutez, mes amis ; vous allez m'aider. Tenez-vous aux alentours ; et dès que Tété-Loyal sortira de la maison, attachez-vous à lui, suivez-le, mettez-vous entre ses jambes et ne le laissez pas passer la douane, quand vous devriez faire derrière lui le tour de Noirmont et de la Ronderoche. Je puis compter sur vous ?

TOUS

Oui ! oui !

JÉRÔME

Attends un peu ! on le fera danser comme il voulait faire danser les écus du maire.

RÉMY

Et moi, pendant ce temps, je vais préparer une béquille de ma façon à la justice, puisque la vieille boiteuse, est, comme toujours, en retard. [Tété-Loyal est un coquin de l'espèce joyeuse : il faut pour lui mettre la main au collet un gendarme à l'avenant.] J'ai chez moi certaine défroque de Carnaval qui conviendra à mon projet.

CATHERINE

Prends garde à ce que tu vas faire, Sagard ! Les farces ne t'ont pas si bien réussi...

RÉMY

Bah ! cette fois, j'ai toute ma raison, et la fête de Mai est celle des amoureux. Au lieu de prendre les choses au tragique, achevons la comédie si gaîment qu'elle ne puisse finir que par un bon mariage. Attention, mes petits chats et jouez avec la souris jusqu'à ce que je vienne refermer sur elle la ratière.

Il sort à droite.



SCÈNE VI

LES PRÉCÉDENTS, MOINS RÉMY

CATHERINE, rêveuse.

Qu'est-ce qui va se passer? Pâques est revenu, les loures s'en vont, et le printemps marie les fous... Pourvu que cette journée ramène aussi notre Jeannette!

ÉMILE

Maman, j'entends remuer dans la maison.

CATHERINE

Les voici qui sortent. Ecartons-nous.

JÉRÔME

Hardi, les enfants! Formons-nous en deux bandes, et filons pour nous embusquer à la croisée des routes. (Ils se dispersent à gauche et à droite, en deux groupes, conduits, l'un par Jérôme, l'autre par Stéphanie. — Thiéry et Tété-Loyal sortent de la maison; celui-ci porte une valise.)

SCÈNE VII

THIÉRY, TÉTÉ-LOYAL

TÉTÉ-LOYAL

Soyez tranquille, nonon, soyez tranquille, je vous dis ! C'est entendu. (Il veut partir, Thiéry le retient.)

THIÉRY

Méfiez-vous bien, M. Tété ! Tant d'argent !... Et vous dites que j'aurai demain ces titres et ces créances ?

TÉTÉ-LOYAL

Demain matin, par la voiture de deux heures. Ma parole d'honnête homme que je vous les apporterai moi-même ! Qu'est-ce que vous voulez de plus ? Le notaire n'attend plus qu'après cet argent, vois ! Il a tous les papiers en main. Aussitôt rentré en ville, je cours chez lui : nous faisons faire les inscriptions sur le registre des hypothèques et vous radosez [1] d'un coup tous les biens du Sagard ! Au revoir, No...

(1) *Radosez* : Ramassez.

THIÉRY, le retenant.

Mais d'ici là, méfiance!... Qu'est-ce qui me reste, à moi?

TÉTÉ-LOYAL

Comment, comment? ... Mais, coquin de nonon, est-ce que je ne vous ai pas donné tous les reçus? Est-ce que vous n'auriez pas confiance dans la signature de Tété Loyal? Ça vaut de l'or, nonon !

THIÉRY

Si, si! mais...

TÉTÉ-LOYAL

De mais! de mais ! nonon, il en est encore temps. Reprenez vos écus, rendez-moi mes papiers!... Rien sur le papier, rien sur la langue! C'est-y pour vous que je me démène, dites? Moi, je n'en veux pas à ce grand fou, bien qu'il m'ait un peu fait endêver [1] : j'en ai vu bien d'autres! Si vous ne tenez plus à racheter les créances que tous ses prêteurs avaient contre lui, si ça vous est égal que sa scierie, ses bois et ses domaines aillent en d'autres

(1) *Endêver* : endiabler.

mains, dites-le, nonon, dites-le! Mais décidez-vous et laissez-moi partir : la voiture n'attend pas.

THIÉRY

Partez, monsieur Tété, partez vite chez le notaire! Par le diable! j'irai jusqu'au bout; et le gueux qui s'est moqué de moi se traînera à mes pieds pour me demander pardon. Puisque son patrimoine est engagé par ses dettes, rachetez tout et ne laissez personne d'autre avoir des droits sur lui, que moi. Le placement est bon, c'est certain; mais quand je devrais y perdre quelques écus, cela ne serait pas payer trop cher le plaisir de rendre à cet insolent le mal qu'il a voulu me faire et de montrer à tous que, malgré sa science, ses inventions et ses prédictions, moi, le vieux Thiéry, qui ne suis jamais sorti de mon village, je suis plus fort que lui.!

TÉTÉ-LOYAL

A la bonne heure, la fois-là! Eh bien, nonon, je vais...

THIÉRY, le retenant.

J'y mettrai toutes mes économies; j'ai déjà

vendu mes meilleures terres, et, s'il le faut, je vendrai ma maison, pour mieux le tenir. Mes pauvres terres, acquises si durement, morceau par morceau, sou par sou, à quoi me serviraient-elles maintenant? Puisque ma fille me résiste, elle n'en aura pas une pièce. Pardi! après ma mort, elle n'aurait rien de plus chaud que de les porter à son Sagard. Méfiance! si d'ici un an elle n'a pas consenti à épouser votre fils...

TÉTÉ-LOYAL, se dégageant

Elle y viendra, c'est sûr, nonon, elle y viendra! Cette fois, je m'ensauve.

THIÉRY

A demain! Venez sans faute, monsieur Tété.

TÉTÉ-LOYAL

Si je viendrai!... A demain. (A part, en s'éloignant.) Enfin! j'ai eu assez de mal! Mais je tiens les sous, la frontière est à moins d'une lieue, et dans une heure, mon bonhomme, Tété-Loyal sera en sûreté pour toujours.

Il part, à gauche.

SCÈNE VIII

THIÉRY, ÉMILE

THIÉRY, apercevant Émile au fond.

Qu'est-ce que tu fais là, garnement? Tu me guettais? Mauvaise graine, mauvaise graine! Pourriture de ville!... Tu as encore lâché ton cheval, tout à l'heure? Crois-tu que je t'ai pris chez moi pour ne pas travailler?

ÉMILE, à part.

Entendez-le une fois, vous l'entendrez mille! Si encore j'étais sûr que je suis son fils...

THIÉRY

Et les commissions que je t'avais données ce matin, tu les as faites?

ÉMILE, préoccupé, à part.

Si j'essayais avec lui... Qu'est-ce que je risque? Une torgnole.

THIÉRY

Hé bien, répondras-tu ?

ÉMILE

Oui... papa.

THIÉRY, le giflant.

Insolent !

ÉMILE, à part.

Je disais bien, une torgnole; mais c'est tout. (Haut.) Le Toinon a dit qu'il regrettait bien, mais qu'il avait besoin de toute la semence.

THIÉRY

Comment! après me l'avoir promise?. — Méfiance! on s'en souviendra.

ÉMILE

Pour la herse articulée que j'ai été demander chez Polyte, il m'a répondu qu'il regrettait bien, mais qu'elle était détraquée, et qu'elle avait besoin d'une réparation.

THIÉRY

Bon, bon ! Je suis sûr que ce n'est pas vrai ! On se méfiera de Polyte comme de l'autre. (S'échauffant.) Et le cheval que je t'avais dit d'emprunter à l'adjoint pour soulager notre Cocotte, qui est fatiguée, parce que tu la conduis mal, feignant !

ÉMILE

Ma foi, Baptiste a répondu que sa bête avait assez à faire chez lui, que, si elle était malade, ce n'est pas vous qui payeriez le vétérinaire et qu'il regrettait bien de ne pas vous la prêter.

THIÉRY, suffoqué.

C'est trop fort !... Tous les trois... me refuser, à moi ! Méfiance ! Voilà la première fois que cela m'arrive... Il y a du louche là-dessous.

ÉMILE, à part.

L'orage gronde ; si je reste là, c'est sur moi qu'il va tomber.

THIÉRY

Que le bon Dieu te bénisse ! Je suis sûr que

c'est toi, méchant galopin, qui as fait mes commissions de travers? — Ça n'est bon à rien... ça n'aime pas la terre! — Je vais aller moi-même trouver ces trois imbéciles pour avoir le fin mot de la chose; et si tu m'as encore trompé, méfiance!... Je te tricoterai les côtes!

Il sort au fond.

SCÈNE IX

ÉMILE, seul.

ÉMILE

Vous avez vu?... Est-ce une vie?... O Virginie!... O mes camarades de l'étude Robillaud!... O mes chères petites arcades de la rue Entre-les-Deux-Ponts, où nous allions, chaque soir, faire dix tours, de l'hôtel du Soleil-d'Or jusqu'à la fontaine Marie, en regardant sortir les demoiselles de magasin!... « Ça n'aime pas la terre!... » Et comment l'aimerais-je, puisqu'elle n'est pas à moi? De quel cœur travailler, pour n'en tirer aucun profit? Si au

moins je pouvais espérer qu'une petite part, un jour...

Bruit à gauche. Tété-Loyal apparaît, pourchassé par la bande des garçons, conduite par Jérôme.

SCÈNE X

ÉMILE, TÉTÉ-LOYAL, JÉROME ET LES GARÇONS

JÉROME ET TOUS

On ne passe pas! on ne passe pas! Faut payer!...

TÉTÉ-LOYAL, à part.

Que le diable emporte cette racaille! Ils m'ont forcé de retourner... (Haut.) Voyons, mes enfants...

TOUS, marchent devant lui, les bras croisés, en chantant, et le forcent à reculer.

« Nous venons de voir les blés... (1)

(1) Voir l'air numéro VIII.

TÉTÉ-LOYAL, à part.

C'est abominable ! Je vais manquer mon courrier... (Haut.) Laissez-moi !

TOUS

Non ! faut payer, faut payer ! (2e couplet.)

TÉTÉ LOYAL, furieux.

Je n'ai jamais vu une insolence pareille !... (3e couplet.) Hé bien, soit ! Puisque vous me barrez la route, je m'en vais de l'autre côté. (A part.) Je ferai le tour derrière l'église et j'arriverai sur la place en courant un peu. (Haut, en s'éloignant.) Mais c'est bête, c'est bête !

Il sort à droite.

ÉMILE

Hé bien, vous le laissez partir ?

JÉROME

Pas de danger ! L'autre moitié de la troupe attend là de ce côté, et le vieux larron ne leur échappera pas plus qu'à nous. Tu vas voir !

ÉMILE

Ma foi, puisqu'on s'amuse, j'en suis ! Ça ne m'en coûtera pas plus que si je travaillais.

JÉROME

Attention ! Les voici ! (Tété-Loyal rentre à reculons, suivi des filles, conduites par Stéphanie. Il est couvert de rubans et de feuillages que les joueuses de Mai lui jettent ou enroulent autour de lui.)

SCÈNE XI

TÉTÉ-LOYAL, ÉMILE, JÉROME, STÉPHANIE, JOUEURS ET JOUEUSES DE MAI

STÉPHANIE ET LES FILLES, chantant en tournant autour de Tété-Loyal.)

« J'avons chanté, j' vons déchantant... » (1)

TÉTÉ-LOYAL, exaspéré et essayant de se dégager pendant qu'elles chantent.

C'est inouï ! Voulez-vous me laisser passer?... Mes petits enfants?... Vous êtes des

(1) Voir l'air n° IX.

gueux ! Coquin de sort ! Mais ne criez pas tant ! Ils vont faire venir tout le village... Mon courrier ! mon courrier ! Prenez garde à vous, chenapans ! On ne tourmente pas un honnête vieillard. Je vous dénoncerai à la gendarmerie ! (Rémy paraît au fond, déguisé en gendarme, avec une fausse barbe.)

SCÈNE XII

LES PRÉCÉDENTS, RÉMY

RÉMY, grossissant sa voix.

La gendarmerie ? Présent !

TÉTÉ-LOYAL, effrayé, à part.

Ah ! sapristi, un gendarme !
Rémy fait un signe à Jérôme, pour se faire reconnaître.

TOUS, à mi-voix.

Les gendarmes ! Les gendarmes ! Sauvons-nous... (Ils se dispersent de tous les côtés, Rémy et Tété-Loyal restent seuls.)

RÉMY, militairement.

Qu'est-ce que c'est que ces garnements ?... Ont bien fait de filer... Tumulte, procès-verbal ! (A Tété-Loyal qui baisse la tête.) Vous ont fait du mal, hein, vieux papa? Heureusement que l'autorité était là !

TÉTÉ-LOYAL, se remettant peu à peu ; à part.

Ah ! ce n'est pas à moi qu'il en veut... Le brave gendarme ! (Haut.) Ma fi oui, vous dites bien : heureusement ! j'ai cru que je ne sortirais plus de leurs mains. Ah ! les galvaudeux ! — Vous pouvez vous vanter d'avoir tiré un honnête homme d'un mauvais pas. — Maintenant j'me sauve, j'n'ai pus qu'le temps. Vive la gendarm...

RÉMY, l'arrêtant.

Halte-là !... Que vous allez, préalablement ? Porter plainte, hein ?

TÉTÉ-LOYAL, à part.

Je n'y pense guère ! (Haut.) Nenni, mossieur le gendarme ; ça n'en vaut pas la peine. Et pis, voyez-vous, je suis très pressé.

RÉMY, l'arrêtant.

Comment? Vous ne voulez pas porter plainte. Alors, vous êtes un ennemi de l'ordre ? Vous pactisez avec le désordre? Mauvais citoyen, mauvais citoyen !

TÉTÉ-LOYAL

Allons, bon ! cet imbécile de Pandore va me faire manquer ma voiture ! (Haut.) Mais non, mossieur le gendarme, c'était une simple plaisanterie. Une farce de gamins de village. C'est mon village, vois, mossieur le brigadier ; on aime toujours bien son village... Faudrait pas leur faire avoir d'ennuis. Moi, je suis un ami de la gendarmerie ; mon fils est...

RÉMY

C'que vous racontiez alors, tout à l'heure, que c'étaient des galvaudeux et que je vous avais sauvé? C'était donc une frime? C'était donc que vous vouliez fourrer vot' doigt dans l'œil de la gendarmerie? La gendarmerie voit toujours droit! C'est vous qui me paraissez louche, mon particulier !

TÉTÉ-LOYAL

Mais, mossieur le brigadier...

RÉMY

Suis pas brigadier ! Où c'que vous avez vu la sardine, bougre de pékin ? Allons, j'm'en vas prendre vos nom-z-et prénoms.

TÉTÉ-LOYAL, à part.

Oïe ! Oïe ! (Haut.) Prendre mon nom ? Pourquoi donc ?

RÉMY

Faites pas la bête, hein ? Probable que c'est à seule fin de savoir qui vous êtes, et si v's avez l'droit d'vous promener comme ça sur les grands chemins, en tenue d'Carnaval.

TÉTÉ-LOYAL, essayant de plaisanter.

En voilà une idée ! Mais nom de nom, farceur de gendarme ! vous voyez bien que ce sont ces enfants qui m'ont mis dans cet état, neume, et que je...

RÉMY

Dites donc, ne vous gênez pas. Tapage et scandale sur la voie publique, en temps prohibé... refus d'obéissance, injures à un fonctionnaire...

TÉTÉ-LOYAL, éperdu.

J'ai fait tout ça moi ? C'est pas Dieu possible ! Je suis un honnête citoyen, bien connu, vois ! Mon fils est...

RÉMY

M'occupe pas ; j'fais mon devoir. Vos papiers ?

TÉTÉ-LOYAL, à part.

Mes papiers ? Ah bien, voilà le bouquet !... (Haut.) Dites donc, mon garçon, si vous aviez besoin, des fois, d'une recommandation pour monter en grade... j'ai mon fils, qui est avocat !

RÉMY, froidement.

Ça va bien ! La progression, comme à l'exercice. Nous ajouterons au procès-verbal : tentative de corruption.

TÉTÉ-LOYAL, à part.

Mon Dieu donc ! mon Dieu donc ! Il est enragé... Tété, mon fî, t'es perdu ! tu ne te tireras pas de là... (Haut.) Eh ben, faites vite, mais laissez-moi partir !

RÉMY

Partir ? C'que vous m'prenez pour une tourte ? Un homme suspect, qui n'a pas de papiers, à quatre kilomètres trois hectos de la frontière... J'attends mon camarade, et sitôt qu'il aura fini son affaire, nous nous occuperons de vous.

TÉTÉ-LOYAL, à part.

Comment ! il y en a un autre ? (Haut.) Et qu'est-ce qu'y fait, vot' camarade ? Il en a pour longtemps ?

RÉMY, négligemment.

Il est dans cette maison en train de rechercher un coquin pour lequel on nous a remis un mandat d'arrêt, un nommé Boyal ou Royal, que je crois...

TÉTÉ-LOYAL, à part, chancelant.

Mon Dieu maman ! Je n'ai pus un fil de sec !...

RÉMY

Il paraît qu'y voulait s'enfuir en emportant la grenouille de sa brigade. Moi je le guette de ce côté-ci, pour qu'y n'se sauve pas. Vous

l'connaissez pt'êt' ben, puisque v's êtes du village ?

TÉTÉ-LOYAL, balbutiant.

Non... parole d'honneur ! (A mi-voix.) Gendarme !

RÉMY

C'qu'il y a ?

TÉTÉ-LOYAL, de même.

Alors, c'est vrai ? vous voulez m'accuser de tentative de corruption ?

RÉMY

Un peu, mon vieux ! Et puis !

TÉTÉ-LOYAL, à part.

Alors, je ne risque rien. (Très vite.) Un beau billet de mille, ça ne vous dirait rien pour me laisser partir ?

RÉMY, feignant de se détourner.

Silence dans le rang !

TÉTÉ-LOYAL

Deux mille !

RÉMY

Taisez-vous !

TÉTÉ-LOYAL

Pensez à vot' famille ! — Tenez, cinq mille, et je n'peux pas plus !

RÉMY, à part.

Ma foi ! le moyen est risqué et je déshonore la gendarmerie... Mais aussi, pourquoi est-elle en retard ? (Haut.) Tope là ! mais comptant ?

TÉTÉ-LOYAL, à part, s'épongeant.

Ouf! c'est cher, mais si je peux garder le reste... (Il fouille dans son portefeuille.)

RÉMY, feignant d'entendre du bruit dans la maison.

Trop tard ! voici mon camarade qui sort... Ou bien, laissez-moi le portefeuille, et filez !

TÉTÉ-LOYAL, le lui abandonnant.

Ma foi ! j'aime encore mieux sauver ma peau !

RÉMY, ramassant la valise que Tété-Loyal a déposée à terre pour chercher son portefeuille.

La valise vous gênerait pour courir... Sauvez-vous vite, M. Tété !

TÉTÉ-LOYAL, s'enfuyant à droite.

Ah ! le coquin ! Il m'a tout volé, — et il me connaissait !

RÉMY, seul.

Bon voyage, vieux filou ! S'il échappe, il aura de la chance... Mais je tiens ce que je voulais. Voyons si tout est bien là. (Il regarde dans le portefeuille.) Oui, voilà la signature de Nonon Thiéry, ses titres de vente, ses billets... Et les écus sont sans doute dans la valise ; elle pèse lourd. [Quand je vais vous rapporter ceci, mon oncle, j'espère que votre rancune contre moi se calmera et que vous ne pourrez plus me refuser votre fille.] Allons changer de costume ; car je risque la prison, moi aussi, pour avoir compromis l'aiguillette blanche. (Il sort à droite.)

SCÈNE XIII

THIÉRY, TOINON, POLYTE, BAPTISTE

THIÉRY, entrant au fond, suivi de trois paysans.

Vous êtes tous les trois des imbéciles ! Ah !

vous m'avez cru ruiné parce qu'un méchant juif était venu rôder par ici ? Ah ! on vous a dit que je vendais mes terres, et vous avez pensé tout de suite que Nonon Thiéry était devenu Nonon Sans-le-Sou ? Méfiance ! j'apprends aujourd'hui quels sont ceux sur qui je puis compter.

TOINON

Monsieur le maire...

POLYTE

On nous avait dit...

THIÉRY

Eh bien oui, j'ai vendu mes terres, et je vendrai peut-être encore le reste, si ça me fait plaisir ! Croyez-vous que je veuille laisser ces beaux champs et ces grasses prairies à des enfants sans cœur qui ne sauraient pas respecter mon héritage, à ma gourgandine de fille qui s'est sauvée de la maison et m'a planté là ! Le temps des hommes qui aimaient la terre est fini ! Aujourd'hui, la nouveauté nous mange, et les campagnes se ruinent pour engraisser les villes. Hé bien, moi aussi, je vais faire

comme les autres. J'échange la terre contre l'argent, je place mes écus à gros intérêts sur les biens des prodigues, et quand je serai riche, riche comme les gens de la ville, gare à ceux qui m'auront manqué!

TOINON

Ce n'était pas notre intention, monsieur le maire...

POLYTE

Qui est-ce qui aurait jamais pu croire, aussi, que vous vendiez vos biens sans y être forcé, vous l'ancien des anciens, l'homme des vieilles coutumes...

POLYTE

Le plus entêté du pays!

THIÉRY

Méfiance! On apprend à tout âge. (Chants au dehors.) Qu'est-ce que j'entends là? Ah! les trimazos... C'est vrai, c'est aujourd'hui la fête. Ils ont déjà planté leur Mai. Arrivez, arrivez, jeunesses! (Les joueurs et joueuses de Mai entrent des deux côtés et chantent l'air : « *Voici le mois de Mai* [1]. »

(1) Voir l'air N° X.

SCÈNE XIV

LES PRÉCÉDENTS, ÉMILE, JÉROME, STÉPHANIE, CATHERINE ET LE CHŒUR.

THIÉRY

Catherine ! viens ici. Apporte tout ce que tu as d'œufs frais pondus.

CATHERINE, apparaissant sur la porte, à part.

Qu'est-ce qu'il a?

THIÉRY

Dépêche-toi ! (Catherine rentre. — A Émile.) Toi, mon garçon, cours au grenier, prends une baugeotte [1]. remplis-la de ce que tu trouveras de noix et de noisettes. Rapporte aussi un fagot et une maîtresse-bûche. Va !

ÉMILE, à part.

Tiens ! il ne m'a pas appelé feignant ! (Il rentre.)

(1) *Baugeotte* : Corbeille.

THIÉRY

Ah ah! mes enfants; on dit que je suis ruiné? C'est bon pour les effrontés qui font fi des anciens! C'est bon pour ces gaillards qui veulent bouleverser tout le pays avec leurs changements et leurs progrès du diable, de manger en quelques mois l'argent que leurs pauvres pères ont mis tant d'années à amasser! Mais vous verrez bientôt si la prudence et la vieille routine ne valent pas cent fois mieux que toutes les inventions modernes et les discours des maîtres d'école. (Catherine et Émile reparaissent.) Prenez ces œufs, mes enfants, prenez ces cadeaux de Mai que Nonon Thiéry vous offre. Si quelqu'un s'en étonne, dites-lui que votre maire est toujours assez riche pour faire le généreux!

CATHERINE, à part.

Je n'y comprends rien. Qu'est-ce qui s'est passé?

ÉMILE, à part.

On me l'a changé, ou il est devenu fou!

TOUS

Vive M. le Maire!

TOINON, se grattant l'oreille.

P't'-êt' ben qui m'est resté un peu de semence dans le coin du grenier... J'm'en vas voir.

POLYTE, hochant la tête.

Le maréchal m'a promis que la herse serait raccommodée pour midi.

BAPTISTE, tournant son chapeau.

Si la Cocotte était reposée, on serait bien content de vous la prêter, vois, mossieur le maire. (Entrent à gauche, en coup de vent, Virginie et M. Duru.)

SCÈNE XV

LES PRÉCÉDENTS, M. DURU, VIRGINIE

VIRGINIE, se jetant dans les bras de Thiéry.

Ah ! mon pauvre nonon !

M. DURU, aux autres.

Quel malheur, n'est-ce pas ?

THIÉRY

Qu'est-ce qu'il y a ? (Les regardant fixement.) Est-ce que ma fille ?... (Après un silence, et d'une voix sourde.) Elle était déjà morte pour moi !

VIRGINIE

Comment, vous ne savez pas ? — Tu vois bien, mon homme, que tu ne voulais pas venir ! On ne laisse pas ses amis dans la peine ; et il apprendra, avec plus de ménagements, le pauvre homme...

THIÉRY

Méfiance !... Vous expliquerez-vous ?

M. DURU, s'avançant.

Eh bien, voilà...

VIRGINIE

Oui, parle, monsieur Duru, toi qui es orateur.

M. DURU

Une pénible nouvelle !... Mon cher et infortuné concitoyen, courage ! Tété Loyal a fait banqueroute et vient de prendre la fuite en emportant tout l'argent qui lui avait été confié.

THIÉRY, d'abord suffoqué, puis se remettant.

Hé ! Qu'est-ce que vous me dites donc là ? Ce n'est pas vrai ! Il était ici il y a une petite heure à peine...

M. DURU

Nous savons en effet qu'il s'y est arrêté ; mais il a aussitôt repris le chemin de la frontière où il se préparait, depuis plusieurs jours, à déjouer les poursuites de l'autorité, après avoir sans doute achevé de dépouiller une dernière victime.

THIÉRY, marchant sur M. Duru, qui recule.

Vous mentez ! vous mentez ! vous mentez !... Une pareille chose n'est pas possible ! (Se retournant vers les assistants.) Mais répondez donc, vous autres ! Vous avez dû le voir. N'est-ce pas qu'en me quittant il est allé prendre la voiture

de quatre heures et qu'il est redescendu dans la vallée, du côté de la ville, hein, du côté... (Il les regarde d'un air hébété; tous se taisent.)

M. DURU

Hélas! il faut bien vous rendre à l'évidence. Ce n'est pas le courrier descendant qu'il a pris, mais l'autre, qui monte en sens inverse. La nouvelle vient de nous être confirmée à l'auberge du *Cheval Blanc*. Des enfants qui sortaient de l'école ont vu ce déloyal vieillard s'élancer, nu-tête, sur la place publique, au moment où la diligence d'Alsace, attardée, passait au galop de ses trois chevaux.

THIÉRY, éperdu.

Et ils n'ont pas deviné qu'il me volait! — Mais courez vite! Courez après lui! — Où est le banvoie?... (Se laissant tomber sur la marche de sa maison.) Ah! misère de sort! Mon argent, mes bonnes terres, il emporte tout, et me voilà ruiné!

M. DURU

Inutile de courir, votre voleur et déjà loin et a dépassé la douane.

VIRGINIE

Mais aussi, mon oncle, comment avez-vous pu vous confier à cette canaille qui ne vous flattait que pour vous dépouiller?

M. DURU

Elle a raison, mon honorable ami; la délicatesse m'eût empêché de vous le dire; mais elle a raison. Et plus d'un trouvera que vous avez mérité votre sort. La Mutualité des conserves alimentaires vous offrait un placement plus sûr; tout en garantissant vos intérêts, vous rendiez service à vos concitoyens, et peut-être...

TOINON

Pardon, excuse, nonon! mais il y en a d'autres que vous qui sont pincés dans cette affaire. Vous nous aviez recommandé ce gueux : c'est-y vous qui nous ferez r'avoir ce qu'il nous emporte?

POLYTE

J'espère que vous nous rendrez au moins ce qu'on vous a prêté en graines et en instruments.

BAPTISTE, bas.

Vous savez... pensez à moi, hein, si vous donnez vot' démission de maire?

CATHERINE, les écartant tous.

Voulez-vous bien laisser ce pauvre homme tranquille, méchantes gens! Est-ce qu'il ne vous paraît pas assez écrasé pour que vous veniez l'assommer encore? — Allons, nonon, prenez courage! Vous n'en êtes pas encore à aller aux portes... Hé bien, si c'est vrai que vous ayez eu du malheur, on tâchera de le réparer, voilà! J'ai mis de côté quelques sous. On travaillera; vous êtes toujours solide, et je ne suis pas manchotte! Il y a assez longtemps que nous mangeons votre pain, mon fils et moi, pour que nous vous aidions aujourd'hui à le gagner.

ÉMILE, bas, la tirant par la manche.

Dites donc, maman! et moi, qu'est-ce qui me restera?

CATHERINE, continuant.

Nous quitterons ce village que nous n'avions jamais abandonné ni l'un ni l'autre... Mais

quand on a tenu la première place dans un pays, on n'aime pas y montrer sa misère. Nous irons à la ville, s'il le faut, et vous y retrouverez votre fille.

THIÉRY

Ne me parle pas d'elle : elle m'a abandonné !

Depuis quelques instants, Jeanne est apparue à gauche.

SCÈNE XVI

LES PRÉCÉDENTS, JEANNE, puis RÉMY

JEANNE, se jetant dans les bras de son père.

Mon père ! je suis là ! Avez-vous donc pu croire que vous ne me retrouveriez pas, le jour où vous auriez besoin de moi ? Dès que j'ai appris le coup qui vous frappe, je suis partie ; et me voici près de vous, pour vous consoler, pour partager votre mauvaise fortune et vous aider de mon travail.

THIÉRY, ému.

Méfiance, méfiance !... Je n'ai pas su recon-

naître ceux qui m'aimaient véritablement, et je me suis laissé dépouiller. J'ai voulu profiter du malheur d'un autre et me voilà puni...

RÉMY, entrant au fond, et portant la valise de Tété-Loyal ; à part.

Je crois qu'il est temps que j'arrive : tout le monde va pleurer ! (Haut.) Mon oncle, reconnaissez-vous cette valise ?

THIÉRY, se redressant.

Mes écus !... Grand Saint-Prix, c'est la valise du brigand ! (La saisissant.) Elle n'est pas vide !

RÉMY, secouant le bras.

Pour sûr ! Elle pèse assez lourd. — Et ce portefeuille ?

THIÉRY

Mes papiers ! — Oh ! donne, mon enfant, donne ! — Mais oui, les voilà, ils y sont tous, les billets bleus qui représentent le prix de tant de terres, de tant de coups de pioche, et de soixante ans de labeur, que j'ai échangés, imbécile, contre... — Et ma procuration ! Et les effets signés de moi ! Qu'est-ce qui m'avait

donc rendu fou pour que j'aie pu vous confier à cette canaille ?.. Mais où est-il, le scélérat ? On l'a arrêté, n'est-ce pas ? Où est-il, que je le...

RÉMY

Il est déjà loin, mon oncle, et il faut vous résigner à le laisser courir. Contentez-vous qu'on lui ait repris votre argent ; aussi bien, quand vous le tiendriez en prison, vous n'en tireriez pas un sou de plus !

THIÉRY

Mais, méfiance !... Comment toutes ces affaires sont-elles dans tes mains ? C'est donc toi qui les lui as reprises ?

RÉMY, souriant.

Pas tout-à-fait. C'est une espèce de gendarme qui est de mes amis très intimes, et qui m'a rendu ce service assez adroitement. Je vous expliquerai, plus tard... si vous ne m'en voulez plus d'avoir été un Sotré un peu trop hardi, le soir de Noël, et si vous me rouvrez votre maison, mon oncle !

THIÉRY, à part.

C'est lui qui pourrait m'en vouloir, s'il sa-

vait... (Haut.) Embrasse-le, va, ma Jeanne, comme tu m'as embrassé! Il sera ton mari, et je te ferai une dot assez belle pour l'aider à rétablir ses affaires, s'il est dans l'embarras.

RÉMY

Comment! vous croyez encore à cette fable! Mais le Tété vous a menti en tout, mon oncle! je suis riche et jamais mes affaires n'ont si bien marché... Grâce à toi, Jeannette! Oui, je risquais de tourner mal, mais tu m'as corrigé. Je ne bois plus et je ne suis plus jaloux. Veux-tu de moi, maintenant?

JEANNE

O Rémy! je n'ai jamais voulu d'un autre... (Bas.) Mais vous ne savez pas...

RÉMY, de même.

Si, si, je sais tout... Chut! que ton père croie que je l'ignore! cette journée a assez éprouvé son orgueil. (Haut.) Mes amis, je vous invite tous à ma noce. Excusez-moi si la table n'est pas assez grande pour qu'on vous retienne, Virginie, ni vous non plus, futur député! Rappelez-vous la nuit des Brandons! Nous n'avons pas la même façon d'aimer notre

village. — Vous aussi, mes enfants, vous apprendrez à l'aimer comme moi, en respectant son passé et en préparant son avenir, en le faisant profiter de tous les progrès, en n'abandonnant pas cette terre bonne et belle qui vous nourrit, mais en vous efforçant de la rendre plus belle et meilleure chaque jour... (Riant.) Sapristi ! est-ce que je vais faire un discours ! C'est la faute à M. Duru !

JEANNE

Et moi, je vous invite à une autre noce qui sera la récompense d'une vie de dévouement et de longs sacrifices. N'est-ce pas, mon père? (Elle met la main de Thiéry dans celle de Catherine.) Si la fête a manqué au printemps, il y en a encore de belles qu'on célèbre en automne.

CATHERINE

Ah ! ma chère enfant !...

THIÉRY

Méfiance !... Si celle-là me trompe, elle me trompera bien !

ÉMILE, à part.

Enfin, ça y est ! Je suis fixé.

JEANNE

Et toi, viens m'embrasser, frérot!

RÉMY

Mais tu sais? Plus de kirsch! ça coupe les bras pour le travail.

ÉMILE

Bon, vous allez voir si je vais la retourner, cette terre, maintenant que j'espère en avoir un petit bout pour moi.

RÉMY

On t'en laissera un grand, avaricieux!... pourvu que tu ne le confies pas aux petits Loyal.

THIÉRY

Ah! le gredin! C'est-y dommage que vot' gendarme ne l'ait pas pincé, tout de même!

RÉMY

Bah! ne soyez pas rancunier, un pareil jour! Il nous avait assez fait rire... C'est égal je voudrais bien savoir où a pu passer la dépêche.

SCÈNE XVII

LES PRÉCÉDENTS, LE BANVOIE

LE BANVOIE, apparaissant au fond.

La dépêche? — Ah! sapristi! j'en ai justement une que je trimballe depuis quatre heures... Tenez, monsieur le Maire.

RÉMY, riant.

Ah! ah! ah! Eh bien, à la bonne heure, Jean-Pierre! Si on t'avait attendu...

THIÉRY, lisant.

« Ordre d'arrêter le sieur Loyal. » (Eclatant.) Banvoie, je vous destitue!

LE BANVOIE, ahuri.

Ah! (Philosophiquement.) Ça m'est égal; M. Tété m'a promis une place en ville... Hé bien, Catherine, avez-vous réfléchi?

JÉROME

Mon pauvre Jean-Pierre, t'as donc rencontré un autre Sotré en route? Tété-Loyal a passé la frontière et Catherine a trouvé un mari!

LE BANVOIE

Ah sacrebleu ! je suis volé !...

RÉMY

Augmentez-le plutôt, mon oncle, ça lui rendra des jambes. Vous lui devez bien ça, puisque c'est vous qui le dépouillez.

THIÉRY

On verra... Mais tu ne recommenceras pas. (A part.) Ni moi non plus !
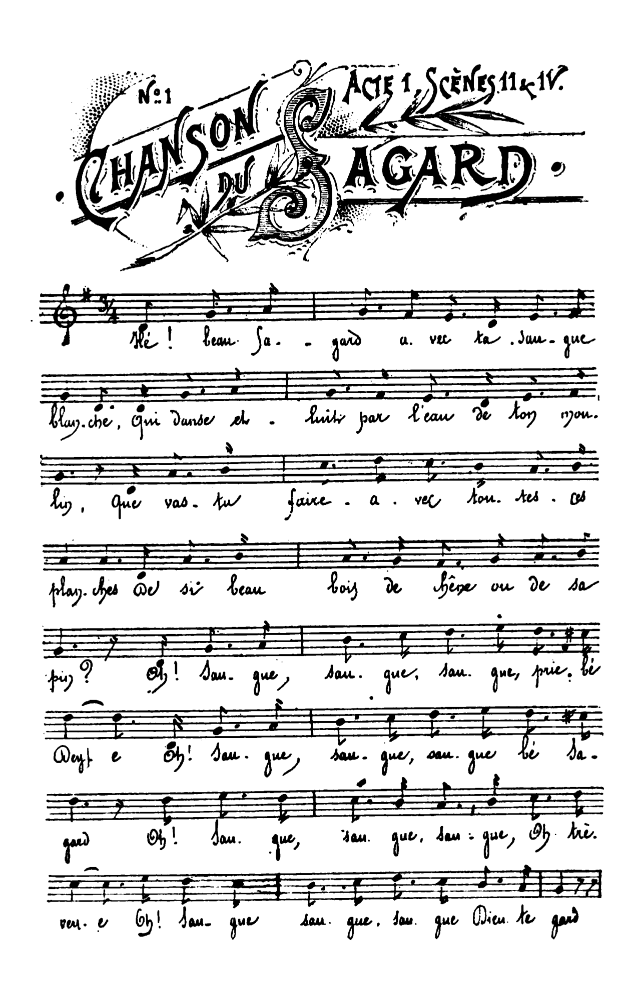
LE BANVOIE ET TOUS

Vive M. le Maire ! Vive le grand Sagard !

Reprise des chants et des danses.

Le rideau se ferme.





N° 1
Acte 1, Scènes II & IV.
Chanson du Sagard
Hé ! beau Sa- - gard a- vec ta . san- gue
blan- che, Qui danse et - luit par l'eau de ton mou-
lin, que vas- tu faire - a - vec tou- tes - ces
plan- ches de si beau bois de hêtre ou de sa-
pin ? Oh ! San- gue, san- gue, san- gue, prie. bé
Dey e Oh ! San- gue, san- gue, san- gue bé Sa-
gard Oh ! San- gue, san- gue, san- gue, Oh trè-
ven- e Oh ! San- gue san- gue. san- gue Dieu te gard

2

Je veux en faire un berceau pour le gosse
Un brise-dos, un' armoir', des sabots,
Un beau châlet pour le jour de ses noces,
Le lit, le banc, la table et le tonneau.

REFRAIN.

3

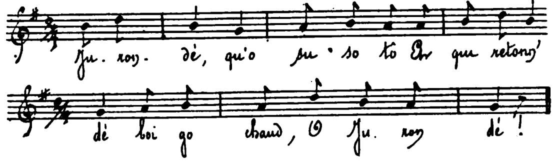
J'en veux' cor fair' pour le moulin des ailes,
Un beau dressoir, une chaire à prêcher,
Et pour le mort qui vient, jeun' demoiselle,
Un noir cercueil dont je n'suis pas pressé.

REFRAIN *(en mineur)*.

N. B. — *Les deux premiers couplets sont chantés par Rémy* (sans accompagnement) *à son arrivée (Sc. II); le 3e, après le départ de Jeanne (Sc. IV): cette fois le refrain est pris en mineur.*







2

Choque, choq' de mo p'ti doye
Je n'm'échau mi que j'â si chaud
O Jurondé !

3

En r'venan de Rambiélé
J'on tortu choye dô in borbé
O Jurondé !
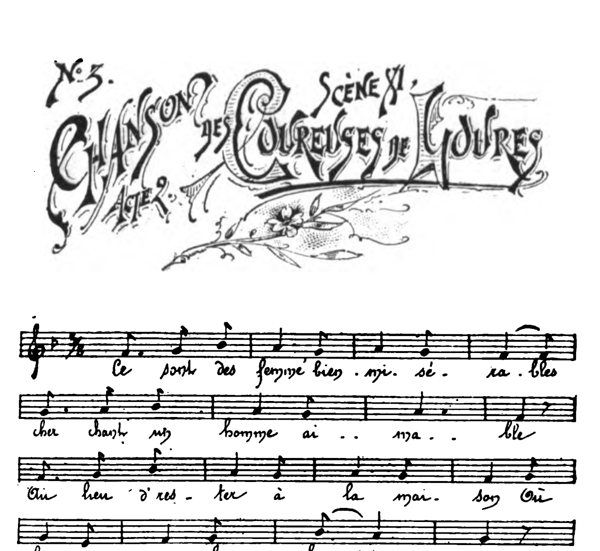
4

J'on dé jambes de péti
Que je n'séron nollé dremi
O Jurondé !

5
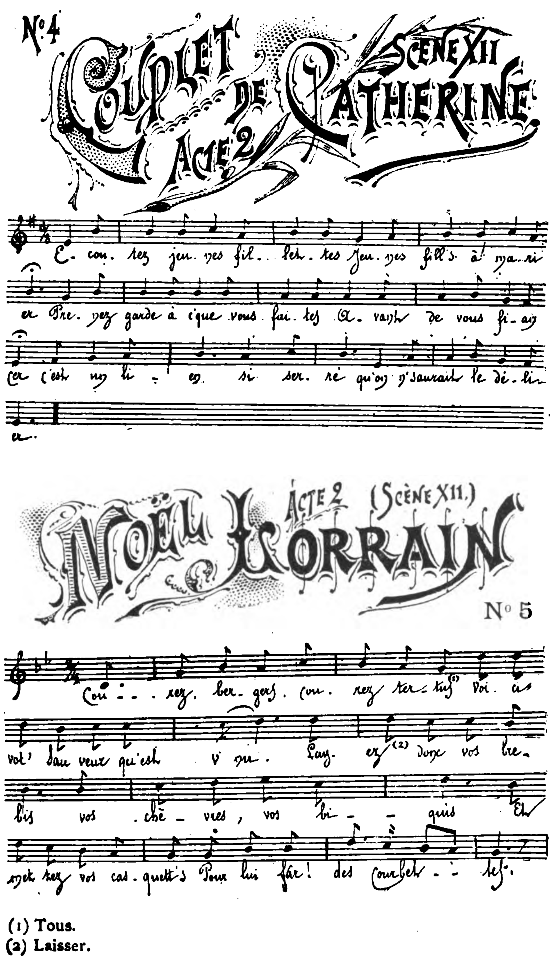
J'on des jambes de chén'veuye
Que je n'séron nollé au feuye,
O Jurondé !

N. B. — *L'étymologie du mot* Jurondé *pris comme refrain, est inconnue, et la traduction des paroles patoises serait presque aussi incompréhensible que le texte.*



Mais soit disant pour travailler
Ell' vont à la veillée,
On daille, on rit, on fait du bruit,
Des galants les entourent,
Qui les ramèn' su' l'coup d'minuit
Les coureuses de Loures.





(1) Tous.
(2) Laisser.

2

Beaujolais lèv' la tête en haut
Du côté qu'la voix parlôt ;
Y fut bien ébaubi
De voir dans l'Paradis,
Tout contr' l'étoil' du pôle
Un homm' qu'avôt des ôles (1).

3

C'n'est mie possibl', qu'y dir'nt tout d'suite,
Qu'un Ang' vienn' fair' sa visite,
A des pauv's gens comme nous
Qui n'savons rien du tout
Que les quartiers d'la lune
Et les fraîchoux (2) d'la brume.

4

« Bonn's gens, c'n'est mie pour les savants
Que l'bon Dieu s'est fait enfant,
Mais bien, en vérité,
Pour des gens comm' vous autr's
Qu'ont d'la bonn' volonté
Et qui dis'nt leurs pât'nôtres. »

5

Y n'ont pas plutôt ouï c'la
Qu'y courur'nt vit' se gil'ter (3)
Mais au moment d'partir
Y s'disaient en soi-même :
« Qu'est-c'que j'vais donc offrir
Au petiot de Béthléme ? »

(1) Ailes.
(2) Fraîcheurs.
(3) Se vêtir.

6

Les voilà tertus qui couront
Par les haies et les buissons,
Quérir des chaupécus (1)
Des prunell's, des poirettes (2)
Pour amuser Jésus
Couché dedans la crèche.

7

Quand y z-en eur'nt plein leurs goussets
Beaujolais leur dit : Partons !
Et voilà qu'en fieutant (3)
Y se mir'nt en route,
Caressant d'temps en temps
Un' bonn' bouteill' de goutte.

8

Y z'arrêtèr'nt bientôt le pas,
Oyant (4) un ân' qui gueulait ;
Mais c'tait si doucement
Et d'un' manièr' si tendre
Qu'au cœur ça vous entrait
Sans pouvoir s'en défendre.

9

« Le cœur me crêv', que dit Blaison,
J'sons arrivé, j'en réponds !
Car si l'ân' chant' si bien
C'est d'Jésus la présence
Qu'inspire son gosier
De douce consonance. »

(1) Fruits de l'églantier.
(2) Baies sauvages.
(3) Jouant de la flûte.
(4) Ecoutant.

10

Y z'entrèrent dans le hangar,
Comm' y f'saient du tintamarr'
Joseph leur dit douc'ment :
« Songez que mon p'tiot dreume (1) :
Vot' bruit le réveill'rait;
Y n'est pas sur la plume ! »

11

Quand y z'eur'nt défait leurs sabots
Y courur'nt se mettre à g'noux.
Y z'étaient si contents
De voir le roi du monde
Qu'y f'saient à chaque instant
Des courbatur's profondes.

12

Voyant qu'le divin nouveau-né
N'avait même un pauv' bonnet,
Le sensible Blaison,
Déposant sa houlette,
Jusque sur le menton
Lui bourra sa casquette.

13

Mais Jésus pousse un cri pointu.
V'là Blaison tout morfondu !
Y roulait de grands yeux,
Y t'nait la bouche ouverte,
Et quand Marie entra,
Y se mettait en quatre.

(1) Dort.

14

« Bonn' femm', qu'y dit, j'vous d'mand' pardon
Si j'ai réveillé l'poupon;
Mais pour le rapaiser
Donnez-lui des poirettes;
Il en mang'ra d'jà bien,
Car ell's sont tout's mollettes.

15

Blaison était tout attendri.
V'la Jésus qui lui sourit.
Y prit ses petit's mains
Qu'avec transport y baise,
Le caressant soudain
En lui touchant la barbe.

16

Y lui promir'nt par serment
D'lui bailler (1), quand y s'rait grand,
Un' bonn' peau de biqui
Pour lui fair' un' cam'sole (2)
Et d'la lain' de brebis
Pour lui fair' des chaussettes.

NOTE. — *Nous donnons ici tout entier ce charmant Noël, recueilli en patois par M. L. Jouve. — On en chantera dans la pièce trois ou quatre couplets ou davantage, selon l'agrément qu'y prendra le public.*

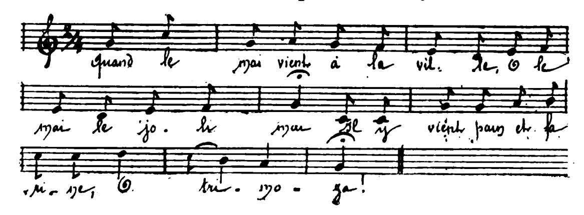
(1) Donner.
(2) Camisole.





N° 6

1er COUPLET : *Stéphanie et les filles.*
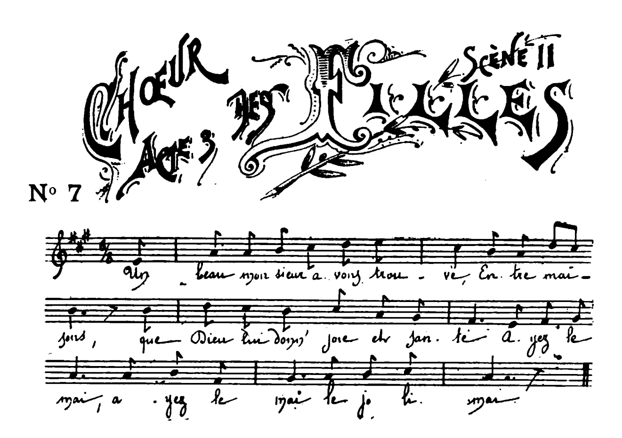


2e COUPLET : *Jérôme et les garçons.*

Pour le pauvre et pour le riche,
O le mai, le joli mai ;
Et pour la vierge point riche
O Trimoza !

3e COUPLET : *Tous ensemble.*

Un' plaquett' de vot' boursette,
O le mai, le joli mai ;
Un œuf de votre poulette,
O Trimoza !





2

Que Dieu lui donn' joie et santé,
Entre maisons,
Et un' jolie fille à son gré,
Ayez le mai, etc.
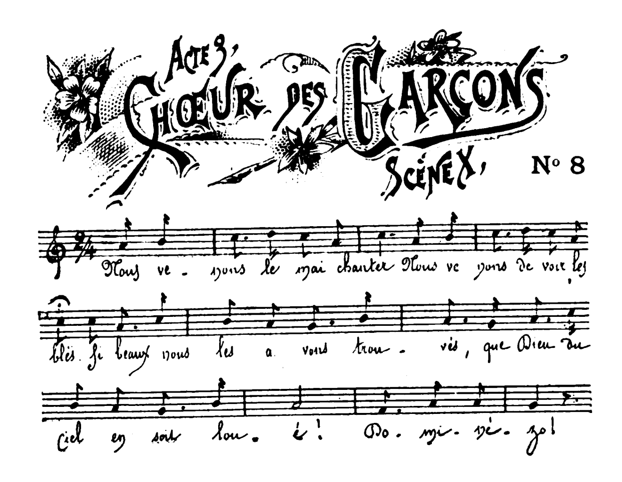
3

Et un' jolie fille à son gré,
Entre maisons,
A vot' volonté vous donn'rez
Ayez le mai, etc.

4

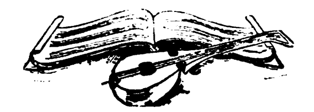
A vot' volonté vous donn'rez
Entre maisons,
Ce s'ra pour la Vierge Marie,
Ayez le mai, etc.
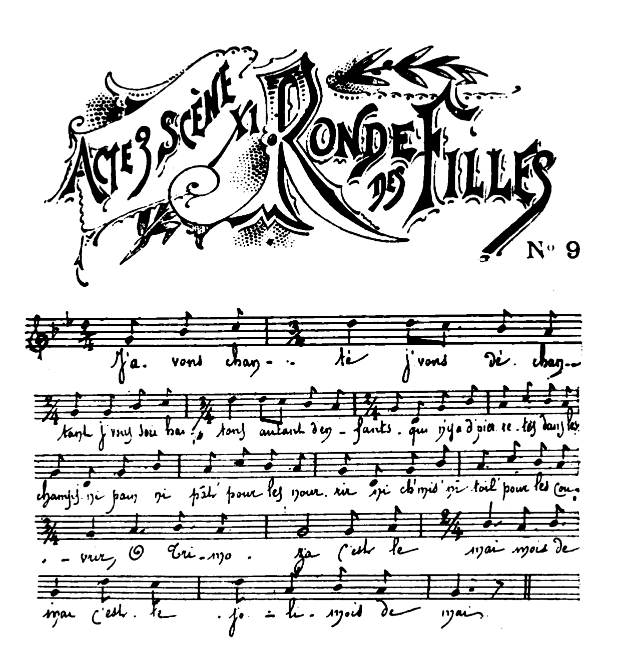




2
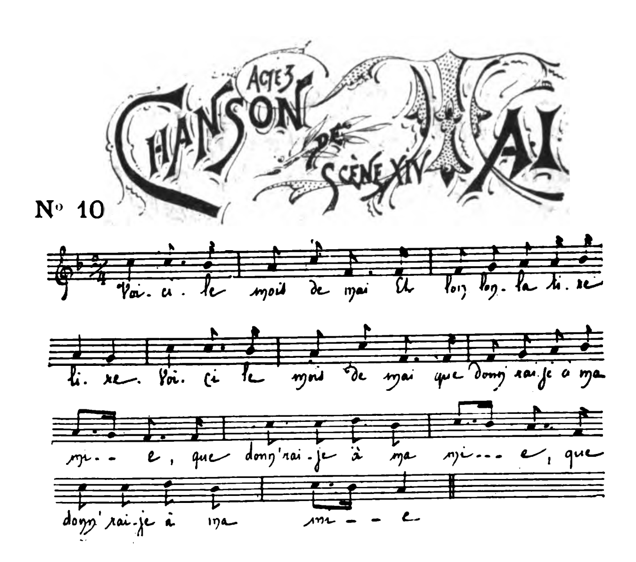
Que Dieu garde nos maisons
De la foudre et des larrons,
Qu'il préserve nos bell' moissons
De tout mal et malédiction.
Dominézo !





2

Si vous n'voulez rien nous donner,
Si nous n'pouvons rien emporter,
Ne nous laissez mi tant chanter,
Ne nous laissez mi tant sauter,
Ne nous laissez mi tant danser.
O Trimoza ! etc.



2

Un mai je lui plant'rai
Et lon lon la tire lire,
Un mai je lui plant'rai
Le mai et la racine. (*ter*)

3

Quand le mai fut planté
Et lon lon la tire lire,
Quand le mai fut planté
Il alla boir' chopine. (*ter*)

4

Quand la chopin' fut vide
Et lon lon la tire lire,
Quand la chopin' fut vide
Il demanda la pinte. (*ter*)

5

Quand la pinte ell' fut vide
Et lon lon la tire lire,
Quand la pinte elle fut vide
Il demanda la tonne. (*ter*)

6

Quand la tonne ell' fut vide
Et lon lon la tire lire,
Quand la tonne ell' fut vide
Il demanda la fille. (*ter*)



Photographie V. FRANCK, Saint-Dié (Vosges).

Papier, Gravure et Imp. L. GEISLER, aux Chatelles,

par Raon-l'Étape (Vosges).


PER ARDUA
VIRTUS



